

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

QUIDAM À DUNHAM
SUIVI DE
LE RIRE DE L'AUTEUR

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
TIMOTHÉE-WILLIAM LAPOINTE

JUIN 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci

à Baron-wawaron, pour son optimisme infatigable et ses yeux de biscuits croqués;

à Henrik-diésel-électrique, pour son amitié de longue date et ses pouvoirs de Super Sayian;

à Laurance-manigances, pour sa générosité bourgeoise et son enthousiasme

« *destroy* »;

à Olivier-liche-cahier, pour sa sagesse et son affection des romans de cape et d'épée;

à Alexandra-sparadrapp-Garfield, pour sa maîtrise échiquienne et son amour des mamies;

à Jade-orangeade-au-raisin, pour son chic terrifiant et sa franchise non pas moins terrifiante;

à Alexis-vélo-taxi, pour son imitation du « capitaine crabs » et de la névrose contemporaine;

à Izabeau-escabeau, pour son intelligence dandy et son rire mange-tout;

à Raphaël-pas-de-pelle, pour son sens du fromage et des plaisirs terrestres;

à Joanie-pipi, pour m'avoir laissé entrer dans sa bulle avec des pantoufles et des blagues;

à mes parents-orangs-outans, pour leurs encouragements indéfectibles et leur succès parental;

et merci (surtout)

à Cassie-fais-ci-fais-ça, pour son attention invincible et sa passion pour l'étrange, sans qui ce mémoire n'aurait jamais vu le jour.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
QUIDAM À DUNHAM	1
LE RIRE DE L'AUTEUR	130
Une drôle de rencontre	131
Zumthor, performance et cul de sac	132
L'ironie en quatre étapes faciles	134
Lecture, interprétation et autre porte mal fermée.....	136
L'ironie, encore?	137
Sociocritique et critique de la sociocritique	139
Des pouvoirs insoupçonnés de l'ironie	142
Il n'y a rien de gratuit dans la vie, sauf rien.....	143
Intermède.....	146
Roman policier en vers et réminiscences	146
Quidam à Dunham et partie à l'aveuglette.....	147
La littérature comme fête	149
Le jeu de la littérature	152
Faim et fatigue.....	155
Faux départ.....	157
Rapt et escroquerie	159
BIBLIOGRAPHIE	161

RÉSUMÉ

Quidam à Dunham est un roman policier en vers libres. Il s'agit, en quelque sorte, d'une exemplification et d'une réflexion à partir de la citation de Boileau-Narcejac : « En ce sens, le roman policier est le poème de l'enfance perdue et retrouvée. » (*Le roman policier*, 1975). Le narrateur, en quête de ses origines, retourne sur les lieux de son enfance pour tenter de renouer avec son premier amour : Ariane Desnoisiers. Cette quête des origines – que nous suivons au fil des poèmes écrits par le narrateur – se trouve mêlée à une affaire sordide : celle du meurtre de Barry de Montigny (mari d'Ariane), dont le corps a été retrouvé décapité dans plusieurs tonneaux de vin. *Quidam à Dunham* est donc le récit de l'évolution subjective de ce narrateur en perdition, et celui d'une enquête policière sans cesse avortée – jusqu'au dénouement final : où le narrateur convoque tous les personnages en un lieu précis, pour dévoiler l'identité du meurtrier, sans toutefois y parvenir, puisqu'il disparaît avant de pouvoir témoigner de la résolution de son enquête.

Le rire de l'auteur est une sorte de méditation cartésienne sur un événement de lecture. L'essai commence sur un narrateur en robe de chambre, se préparant à passer une journée de détente en compagnie de ses livres. Or, dès la lecture du premier texte, *Le meurtre de Roger Ackroyd*, commencée, il se heurte à un passage, ou plutôt : à une vision. Celle d'Agatha Christie riant devant son propre texte. Cette vision le propulsera dans une réflexion – alimentée au gré des livres trouvés un peu partout dans son appartement – au sujet de la lecture, de l'ironie, de la sociocritique, de la gratuité, de la fête, et de la littérature en général considérée comme un jeu. L'essai se termine sur un dédoublement de l'auteur ; cherchant à provoquer, au niveau formel, le rire de l'auteur – discuté tout au long de l'essai.

Mots-clés : roman policier, poésie, ironie et rire.

QUIDAM À DUNHAM

« En ce sens,
le roman policier est le poème
de l'enfance perdue et retrouvée. »
-Boileau-Narcejac

Pour tout dire,
les facultés de l'esprit
qu'on appelle « analytiques »,
je m'assois dessus.

Je m'assois dessus
d'autant plus que

c'est la nuit.

En haut,
loin au-dessus des pins,
le plus vieux et le plus triste des *home runs*
continue son circuit.

À la radio,
un homme parle de la météo
avec la voix de quelqu'un qui accompagne dans la mort
une tortue vieille de trois cents ans.

Sous le lampadaire,
un brouillard naissant
marche à quatre pattes,
les mains pleines de cochonneries et de rosée.

Dans l'obscurité de la voiture,
 j'ouvre une boîte de *Cherry Blossom*,
 et met la boule de chocolat dans ma bouche :
 je ferme les yeux,
 incline la tête vers l'arrière,
 et la laisse fondre lentement
 dans ma gorge.
 (Si j'étais un géant intergalactique,
 c'est probablement comme ça
 que je mangerais la Terre).

Ah!

s'il me fallait mourir
 je voudrais bien que ce soit
 par une nuit comme celle-là :

une nuit à dodeliner de fatigue
 comme un palmier dans la brise du matin;
 une nuit à manger des sandwiches debout en pensant aux oiseaux
 qui trouveront des croûtes dans le fossé le lendemain;
 une nuit à se conter des peurs et les voir grimacer derrière les branches;
 une nuit qu'on peut prendre dans ses bras et faire le tour et dire : merci,
 merci, j'en avais de besoin;
 une nuit faite de petites grandeurs et de thaumaturgie;
 une nuit complète à faire ce que j'aime le mieux une nuit :
 à attendre.

Pour l'instant : il ne se passe rien.
 Rien à signaler,
 rien à voir,
 rien à écrire;

sinon,
 le calme.

La fenêtre de la voiture baissée :
 une odeur de terre humide

(il y a un nom pour ça
qui ressemble à un nom de paladin maléfique :
petrichor.
Pourquoi je sais ça?
Je sais pas.)

Il est 22h33 et c'est l'heure
de la cigarette.

J'en allume une et
aussitôt des petits singes de fumée grimpent dans des lianes invisibles
et se suicident chacun leur tour par la fenêtre : oh

oui !
S'il me fallait mourir
je voudrais bien que ce soit
par une nuit comme celle-là.

Assis,
je me laisserais avancer
vers ces endroits
d'où on ne revient pas.

Je prendrais une grande inspiration
et la laisserais s'effeuiller
mélancoliquement,
comme les pages d'une œuvre
à laquelle on aurait travaillé toute une vie.

Je m'abandonnerais sans effort
en fixant le parebrise de la voiture,
les yeux suffisamment plissés
pour laisser suinter le vinaigre malté des pupilles :
et le monde enfin
se ferait peut-être assez petit
pour y entrer

et confondre dans son passage
les étoiles avec la pluie,
et la pluie avec le bonheur.

Ah
mourir cette nuit
sans jamais connaître
ce qui rendrait la mort intolérable!
Mourir cette nuit
sans jamais connaître
la fin
(voilà qui serait bien).

Seul
à surveiller de ma voiture
une maison
enterrée sous la pénombre
de ses rideaux tirés,
de ses cèdres touffus comme de la crème à barbe,
de sa pelouse mal entretenue,
de son adresse (112) à demi cachée par la boîte aux lettres,
de son épais silence,
de sa voiture rouge dans l'entrée,
de sa –

sa voiture
elle
elle n'est plus là
elle est partie!

Je tourne la clé
et démarre.

Mes pneus postillonnent du gravier,
alors que je me lance à toute vitesse
sur la rue Wilkinson.

Les lumières de la voiture
déroulent
une tapisserie
de yeux de chats (scintillants
de pissenlits gris comme des cartes
et de chênes somnolant de baseball 3D),
dans des positions impossibles.

Au coin de la rue, j'hésite
entre tourner à gauche
et à droite : où est-elle
Frelishburg allée?
ou Dunham?

Je tourne à droite
(Dunham).

Rapidement,
je passe devant
le lac Selby :

des kleenex flottants
çà et là
sur une tache de gouache noire.

SLURP!

Une gorgée de café froid.

NUMSCRUNTCH SCRUNTCH!

Une poignée de bretzels bavarois.

Une fois le pont
dépassé,
j'appuie sur l'accélérateur.

Rue Glen Cedar.
Rue Chagnon.
À gauche,
une cabane à sucre privée.

À droite,
des vaches narcoleptiques
ruminent de nouvelles recettes salades.

Le moteur rugit, et puis
arrivé en haut de la côte,

je lâche l'accélérateur.

Encouragé
par la gravité du soir,
je me laisse descendre et absorber
dans la contemplation du paysage,
comme un projecteur sur un chariot
trébuchant soudainement dans le film qu'il projetait.

Des pommiers.
Des signes routiers.
Une ferme.

À l'horizon,
une montagne bombe le torse
et crache une envolée d'oiseaux.

Dans une maison,
une télévision éclaire
un salon avec des images
de kung-fu et de magnum
éternuant dans l'air.

Je me laisse descendre
jusqu'au STOP,
et puis tourne à droite
sur la rue Principale –
c'est ici que se termine
le chemin Selby.

Elle pourrait être n'importe où
à l'heure qu'il est.

Résigné,
je descends à nouveau
dans la gorge brulante
de Dunham.

Rue Daudelin.
Rue Pascal-Bernier.
Rue de L'Église.
Rue Lasnier.

L'école primaire
avec sa cour vide
et ses jeux en métal
(combien de bras cassés

ont-ils déjà réclamés –
depuis le mien?)

Le Chemin du Collège
(sur lequel il n'y a
– bien entendu –
pas de Collège).

Le dépanneur Ben
(qui est aussi le Magasin Général :
seul endroit au monde
où on peut acheter du beurre,
une perceuse,
et louer *Dirty Harry*).

Je m'arrête au dépanneur
et reste quelques instants stationné,
à regarder le bois de poêle
et les bombonnes
de propane, dehors.

J'entends mon cœur battre
contre le toit de la voiture.

Je rabats mon front
sur le volant
et essaie de fusionner
avec quelque chose de lointain,
de tranquille
et d'impensable.

Où es-tu allée?
Et pourquoi?
Es-tu seule?

J'ouvre la portière
et sors.

La clochette de la porte
 baratte l'air derrière moi
 et s'évanouit avec le reste
 de la nuit.

Une des jumelles est au comptoir.
 (Je sais jamais
 laquelle est laquelle :
 Anne ou Joanne?)

Le dépanneur va bientôt fermer.
 Je m'empresse d'acheter quelque chose :
 une pinte de lait
 et un sac de bœuf séché.

Au comptoir,
 je demande à Joanne
 si elle n'a pas vu
 une voiture rouge passer –
 dans la dernière heure?

« Anne,
 mon nom c'est Anne. »

« Oh.
 Pardon. »

« Et non,
 je n'ai pas vu de voiture rouge passer
 dans la dernière heure. »

Elle a un ordinateur portable
 derrière elle,
 ouvert sur une page internet
 au sujet de bracelets
 et de pierres d'énergie.

Je lui dis merci quand même,
et lui demande du tabac
à rouler.

Je paye,
lui souhaite bonsoir,
et sors.

Dans la voiture,
je roule une cigarette,
et fume en écrivant
ceci.

Je démarre la voiture
et tourne sur la Rue Bruce.

Je bois du lait (slurp)
et mange du bœuf séché
(numscrunch scrunch).

La fatigue m'endort
en sautant
des pieds.

Je continue
sur la Rue Bruce, un temps;
jusqu'à ce que j'aperçoive
l'entrée d'un champ.

Je ralentis, tourne,
et avance un peu plus loin,
pour me cacher sous les branches
des érables.

Je tourne la clé,
éteins le moteur –
la lune,

la lisière de la forêt,
le bruit des criquets.

J'essaie d'éteindre les battements de mon cœur,
mais je n'y arrive pas.

J'ajuste mon banc à l'horizontale
et enlève mon veston
pour m'habriller.

Tranquillement,
je m'endors,
les paupières à la surface du sommeil,
comme deux biscuits soda
dans une soupe.

À quoi bon
 se lever et refaire sa vie,
 se lever et parcourir le monde,
 si cette vie et ce monde ne comprennent pas
 à la base de leur forfait de séjour –
 un bon déjeuner?

Les premières lueurs entrent par la fenêtre
 et trébuchent sur les couvercles
 des sucriers.

Restaurant chez l'Anglaise, 8h40.

Le serveur,
 les yeux mi-clos,
 les joues bourdonnantes,
 danse entre les tables
 une danse intérieure.

À cette heure-ci,
 le serveur de restaurant à déjeuner
 est un peu comme un sorcier capricieux :
 on ne s'attire ses faveurs
 qu'à l'aide de mots magiques.

« Café? »

« S'il-vous-plaît. »

Une langue épaisse et noire
 passe de la carafe à ma tasse.

Le café est dégueulasse
(comme je l'aime).

Une mouche rebondit,
d'une table à l'autre,
de ce sens-ci
à ce sens-là.

Le serveur dépose sa carafe.

« C'est pas terrible
ce qui est arrivé
à M. de Montigny? »

Je le regarde.
Il me regarde.

« Décapité,
comme ça,
en petits morceaux,
comme un casse-tête.
Imaginez.
Mme Jourdenais,
la face qu'elle a dû faire,
quand elle a trouvé les morceaux. »

Je regarde mon assiette.
Il me regarde regarder
mon assiette.

« Savez-vous comment
elle a trouvé les morceaux?
En faisant une dernière ronde,
dans la cave de son vignoble.
Elle s'est rendu compte
qu'un des tonneaux de vin
était mal fermé.
Elle l'a ouvert,
pour voir

pourquoi il fermait pas;
 et elle a trouvé une jambe.
 Terrible,
 hein? »

Je hoche la tête.

Son sourire
 ressemble aux ingrédients
 d'une boisson gazeuse :
 là,
 mais incompréhensibles.

« Y'a fallu qu'ils ouvrent
 tous les tonneaux de la cuvée,
 et les vident.
 Pour voir s'il n'y avait pas des restes.
 Et comme de fait,
 dans chacun des tonneaux,
 il y avait un morceau. »

Je regarde une voiture passer,
 une autre,
 et une...

« Au début,
 on a accusé les Jourdenais.
 C'est normal.
 C'est chez eux
 qu'on a trouvé le cadavre.
 Mais la police n'avait pas
 de « motifs suffisants »
 pour les inculper.
 Selon l'autopsie,
 le meurtre serait survenu 6 jours
 avant la découverte du corps.
 Et les Jourdenais
 étaient en voyage,
 avec des amis,

à ce moment-là.
 Alibi
 confirmé, d'ailleurs,
 par la compagnie aérienne
 et les amis.
 Résultat :
 l'enquête se poursuit.
 Mais au fond,
 qui sait
 qui c'est
 qui l'a
 fait?
 Ça peut être n'importe qui. »

Son regard plonge dans mes yeux
 comme une main dans un sac d'épicerie
 à la recherche de la barre de chocolat.

Je me lève
 et demande la facture.

Il sourit.
 Et puis,
 tourne sur ses pieds,
 et se rend à la caisse.

Un homme avec des sourcils de hibou
 assis à la table
 en face de moi
 me dit :

« Sa femme.
 C'est sa femme qui l'a fait.
 Pour collecter
 l'argent des assurances. »

Je lui dis que :
« Je ne savais pas
qu'ils étaient assurés. »

Il me répond :

« Je le sais pas
non plus, mais
c'est toujours une histoire d'assurance,
ces affaires-là.
D'assurance et de tromperie. »

Je prends mon manteau,
et marche jusqu'à la caisse.

Le serveur me dit :

« Ça va faire un gros 8 et 50\$. »

Je lui donne deux 5,
et lui dis de garder le change.

La caisse sonne.

Il met un 5 dans sa caisse,
et l'autre dans son pourboire.

À la sortie du restaurant,
j'évite de piler de justesse
dans de la crotte de cheval.

Tout au long de la Rue Principale,
on monte des chapiteaux, porte des boîtes,
réveille des tables pliantes et déplie des bénévoles
avec du café fumant.

Des chevaux tirent des calèches
en rouspétant;
des portières claquent au loin;
des chapeaux placent leur tête dans les vitrines;
un peu partout : la rumeur métallique
des paquets de gommes tordus
dans l'expectative des grandes rencontres.

Aujourd'hui,
c'est le grand jour :
la première journée du festival
La Clé des Champs.

Pendant deux jours,
des gens de partout viendront
goûter les productions agroalimentaires
de la région.

Il y aura des dégustations,
des activités,
des touristes.

Pendant deux jours,
Dunham sera plein.
Dunham aura l'air vivant.
Dunham sera le pamphlet à partir duquel
sont construits les villages.

Mais le reste du temps,
pour les habitants,
Dunham est une chanson triste
que tu chantes tout seul,
à 9h,
quand tout est fermé.

Hé!

Une machine de barbe à papa!

Il n'y avait pas de machine
de barbe à papa avant...

Je sors une cigarette roulée
de mon veston feutré,
l'allume et fume.

Je commence à marcher,
fais quelques pas sur le trottoir
parce que, eh bien :
pourquoi pas?

Le ciel est bleu.
Le soleil est levé.
L'heure est à la fête.

Des voitures se stationnent.
Des chiens jappent.

De vieux pissenlits explosent
 sous le pas pressé
 des organisateurs,
 et continuent de flotter
 dans l'air,
 sans but
 (parce que
 eh bien :
 pourquoi pas?)

Il y a des chapiteaux partout :
 La cidrerie du Mont-Pinacle.
 Le vignoble de L'Orpailleur.
 Le domaine des Côtes-d'Ardoise.
 Le vignoble Val-Caudalies.
 Le vignoble des Jourdenais, aussi.

Il y a quelqu'un
 à l'intérieur...

Je m'arrête un instant
 et entre sous le chapiteau.

Quelques boîtes par terre,
 une sur la table.

« On n'est pas encore ouvert. »

Un monsieur aux cheveux bien peignés,
 blancs.
 Des lunettes rectangulaires,
 une chemise à manches courtes.

Je lui demande :
 « Est-ce que c'est vous,
 M. Jourdenais? »

« Oui,
qui demande? »

« Personne. »

« Ah.
OK.
M. Personne.
On n'est pas encore ouvert. »

Je me retourne pour sortir,
mais juste avant
j'entends une femme dire :

« Voyons,
André...
Je suis désolée;
vous vouliez goûter
à un de nos vins? »

« Hum. Oui,
volontiers. »

Il n'est que 9h36, mais bon
il n'est jamais trop tôt pour faire connaissance
avec le fils sacré du Soleil
(comme dirait Baudelaire).

Elle verse un doigt
de rouge dans un gobelet
en plastique.

« Frontenac.
1997.
Légère note de cerise,
de prune,
et de bleuet

(notre petite note bleue,
haha)... »

Un bref frisson
me parcourt les dents,
alors que le vin zippe ma langue
dans son sac de couchage.

« Tout à fait délicieux.
Combien pour la bouteille? »

« Oh,
merci!
Celui-là est 44,99\$... »

Elle a probablement vu
que je trouvais le prix de la bouteille
un peu élevé
(surtout pour un vin aussi jeune...),
parce qu'elle a ajouté,
en soupirant :

« Nos bouteilles n'ont pas toujours
été aussi chères...
Vous savez,
on a perdu
les récoltes de cette année.
Et y'a fallu réajuster
le prix de nos récoltes précédentes,
pour se garder la tête
hors de l'eau. »

Ses yeux se remplissent.
Elle détourne le regard
vers des pissenlits, à l'ombre,
dans le coin du chapiteau.

Elle marche jusqu'à eux,
 et puis les arrache un par un;
 comme si les pissenlits
 étaient une métaphore pour quelque chose
 dont elle ne pouvait plus tolérer la présence.

Le vieux monsieur bien peigné
 me dit :

« Il faut l'excuser.
 Elle en a beaucoup
 sur la conscience,
 en ce moment. »

Je reste silencieux.
 J'aurais voulu
 les prendre dans mes bras,
 tous les deux.

Après s'être raclé la gorge,
 il commence à parler
 comme si je savais ce dont il parlait
 (ce qui n'est pas sans vérité) :

« C'est affreux.
 J'arrête pas de me demander :
 pourquoi?
 Pourquoi nous?
 On le connaissait à peine,
 M. de Montigny...
 Il avait refait notre câblage,
 une fois,
 au vignoble.
 Mais c'est tout.
 On le croisait de temps en temps,
 au dépanneur,
 ou au restaurant,
 comme tout le monde.

La police dit
 que ça aurait pu tomber
 sur n'importe qui.
 Oui,
 OK,
 je veux bien,
 mais pourquoi nous? »

(Pourquoi *pas* vous?)
 Ne sachant pas trop quoi répondre
 je lui réponds :
 « Question de malchance,
 je suppose. »

Il m'observe,
 les yeux tout écarquillés,
 comme si ma stupidité était trop grande
 pour entrer dans l'entrebâillement oculaire
 réservé aux restes des choses de ce monde.

Je le remercie pour la dégustation,
 et sors.

À quelques mètres de moi,
 devant le chapiteau,
 je vois passer rapidement une calèche
 avec trois personnes dessus,
 dont Ariane.

Une main que je ne me connaissais pas
fait signe au fiacre suivant de s'arrêter.

Je monte,
et lance au cocher un billet de 20,
avec l'invitation express de suivre la calèche devant.

Le cocher se retourne et
considère mon visage avec l'expression de quelqu'un
qui semble avoir attendu ce moment depuis des années
(à me fier à sa réaction, si longtemps
que la situation devait avoir perdu son caractère de possibilité
pour n'être plus qu'une hypothèse,
reléguée aux choses merveilleuses qui n'arrivent que dans les livres).

D'abord,
son visage affiche une certaine hébétude,
ensuite l'intellection,
puis la gêne,
et enfin (devant mon empressement croissant) la détermination
de ne pas laisser passer cette chance inouïe :
il se redresse d'un bond,
fouette les chevaux,
et me décoche un sourire complice;
comme si un savoir occulte nous liait désormais;
ou nous avait peut-être en fait toujours lié secrètement
jusqu'à cet instant décisif,
où nous nous précipitâmes dans une poursuite en fiacres.

Les chevaux se réveillent,
et transforment l'asphalte en un clapotis tonitruant de

CLOP!

CLOP!

CLOP!

CLOP!

Des voitures nous contournent,
des poteaux électriques,
des abeilles.

Assis sur mon banc,
je peux voir la Rue Principale s'étaler
et fourmiller de partout,
comme un sandwich de béton oublié dans le sable.

Des pans de chapiteaux s'emportent contre le vent,
une vieille madame sort de la Caisse populaire,
et un jeune garçon entend l'expression « simonaque »
pour la première fois.
Simonaque!

Simonaque!

Simonaque!

Je me penche et murmure
dans le creux de l'oreille du cocher :
« Si vous pouviez rester
à une distance raisonnable de la première calèche,
ça serait apprécié. »

De loin derrière,
je peux voir ses cheveux châtons
faire ce que font les cheveux châtons dans le soleil :
c'est-à-dire, s'oublier.

C'est bien elle :
Ariane.

Ariane de Montigny.

Elle se retourne.
Nos regards se croisent,
puis forment un triangle
avec l'homme assis à côté d'elle.

Je sors mon calepin,
et fais semblant d'écrire
avec un livre de poèmes ouvert
sur mon genou.

J'écris distraitemment des vers,
en feignant de me concentrer et
en passant un peu trop de temps à décrire les expressions du cocher,
comme si écrire des vers à cet instant précis était la seule façon
de conjurer un mal inconnu,
d'empêcher la réalité d'imploser
et de s'éternuer elle-même par en-dedans
comme une champlure molle.

Je relève la tête.

On est arrêté.

Les calèches sont immobiles.

Ils ne sont plus là.

Une voiture de police est stationnée
de l'autre côté de la rue.
Un policier assis au volant
se badigeonne les moustaches
avec un cornet de crème glacée à la vanille.

Je saute à l'extérieur de la calèche.

Je balaie rapidement du regard la rue,
et crois les apercevoir au loin,
entrer sous un chapiteau.

Je commence à courir.

Alors que je passe une haie de cèdres,
un homme me bondit dessus
et m'empoigne violemment par le collet.

Je reconnais tout de suite la personne
qui était assise à côté d'Ariane.

Cheveux brun clair, toupet court
coiffé avec du gel,
des yeux verts, un visage carré
et une ligne de mâchoire
assez coupante pour ouvrir des enveloppes.

Il est grand,
très grand :
il doit faire 7 pieds 2'.

Le vent et la sueur retroussent son toupet
pour ne laisser que deux stalactites de cheveux collants,
près des tempes.

Il me jette par terre,
se penche au-dessus de moi,
et me dit :

« Là,
tu vas
arrêter
de suivre ma sœur,

OK?
OK?
OK? »

Chaque OK
est suivi d'un doigt me tripotant le fond du dos
à travers ma poitrine.

Je ne réponds rien,
et reste là,
la bouche ouverte.

Il se retourne
et prend soudainement conscience de la situation
qu'il vient de créer autour de nous.

Des gens commencent à s'attrouper.

Il me toise,
avec tout son corps
jetant son ombre sur moi.

Puis,
il souffle sur mon visage;
une fois,
un bref coup de vent,
une léchée d'air,
un rien qui semblait signifier
– à ce moment-là –
les ténèbres de l'éternité.

Il se relève ensuite,
et part.

J'en profite pour me relever,
moi aussi,
et marcher en direction inverse.

Terrifié,
confus,
muet.

Un chien vient me sentir la main.

Je continue de marcher.

Une brassée de vêtements fraîchement accrochés
répand une odeur de lavande,
des vélos tintinnabulent sur la piste cyclable,
un enfant pleure,
des anciens amants font comme s'ils ne se connaissaient pas,
un sac de plastique dégringole la rue pour se rendre à la mer,
une coiffeuse balaie un tas de cheveux blancs,
une montre cesse de fonctionner à 10h37,
et au-dessus de Dunham,
et de toute cette vaine agitation du monde,
dans le ciel vide,

le soleil.

Je suis sous un chapiteau.

Il y a beaucoup de monde,
beaucoup d'ombres;
je ne connais personne,
et personne ne me connaît.

De vieux haut-parleurs
ronflent dans un coin
une vieille chanson folklorique.

Je goûte à quelques vins,
reprends tranquillement mon souffle;
je souris rouge :
somme toute, je me dis que
c'est un bon maquis.

Je sors ma blague à tabac,
mon papier;
et roule une cigarette,
en tremblant comme un chêne
qui essaierait de retenir toutes ses feuilles
entre ses doigts.

À l'extérieur,
des voitures s'agglutinent,
klaxonnent.

J'allume ma cigarette,
puis m'abîme dans des rêveries
pleines d'idées de restaurants

et de morceaux de cadavres
dans des tonneaux.

Dehors,
une voiture rouge arrêtée
suscite les remontrances d'un automobiliste :

une femme aux cheveux châtons
sort la tête de la fenêtre,
lance des insultes,
et démarre en trombe
en direction du dépanneur.

Je sors,
jette ma cigarette,
et presse le pas.

Arrivé au coin de la rue,
j'aperçois la voiture rouge stationnée
aux pompes à essence.

Je m'engouffre
dans une cabine téléphonique.

Je fais semblant de passer un appel,
introduis des pièces de monnaie;
marmonne des BLA BLA BLA,
en écoutant le combiné s'endormir
de loin en loin.

Je la vois sortir du dépanneur,
des lunettes de soleil sur le nez,
et un Pepsi diète dans une main.

Elle embarque dans sa voiture,
contourne les pompes

et tourne à droite sur la Principale.

Je sors de la cabine,
et cours.

Elle tourne sur du Collège.
Pendant un bref instant,
le soleil est un seau de crêpes chaudes
renversées sur le toit.

Je m'arrête,
appuie sur mon cœur qui veut s'échapper par ma gorge,
et recommence à courir.

Je serre les poings
pour essayer de ne pas penser à mes jambes
qui rebondissent sur l'asphalte comme deux vieux zucchinis;

mes jambes qui,
nonobstant le fait que je sois déjà mort à l'intérieur,
qu'il n'y ait plus d'espoir de la rattraper,
et que chaque enjambée franchisse une distance infiniment divisible,
courent.

Mes jambes auxquelles je ne veux pas penser,
alors que je me précipite
devant une voiture,
pour tourner sur du Collège;
mes jambes auxquelles je ne *peux* pas penser; mes jambes
qui ont perdu tout contact avec moi, mes jambes

qui me laissent là,
dans le fossé,

à écrire des poèmes stupides.

Mes jambes
sur lesquelles je suis maintenant accoudé,
pour cracher,
et observer une Pontiac rouge.

Tache de sang de 2 tonnes,
séchant dans l'entrée
d'un vieux manoir à la peinture écaillée.

Ariane est sur le balcon,
une caisse dans les mains.
Un homme en robe de chambre
l'invite à rentrer.
Ils parlent.

Ils continuent de parler.
Elle lui tend la caisse;
il sourit.

Elle agite les bras au-dessus d'elle,
ses mains ont l'air de faire tourner
un énorme bol à salade secret.

Ils rient,
se font la bise;
lui de derrière la caisse
comme une autruche,
et elle de devant la caisse
comme
comme

Elle entre dans sa voiture,
démarré,
recule,
et m'aperçoit.

Si un regard pouvait tuer,
probablement que ce regard-là
le ferait lentement,
avec patience,
empathie,
peut-être même tendresse.

S'il me fallait décrire exactement
comment cela s'est passé
je dirais probablement ceci :

elle est sortie de sa voiture,
a marché jusqu'à moi
et s'est arrêtée.

On était à une distance raisonnable
(pour peu qu'il existe une distance raisonnable
entre deux individus).

Elle m'a demandé ce que je voulais.

Je lui ai dit que je voulais lui parler.

« De quoi? »
elle a répondu.

« De moi »,
j'ai dit.
« Et de la soirée au bord du lac. »

J'ai dit ça en fixant le sol,
en fixant des fissures dans l'asphalte –
elles me rappellent une photo que j'avais vue
des cours d'eau desséchés sur Mars.

Mais ensuite j'ai relevé le menton,
et nos regards se sont croisés à nouveau,
et c'était comme sauter dans une piscine
avant d'enlever la bâche.

Elle a tourné la tête,
 pour faire semblant de s'intéresser à quelque chose d'autre;
 au bouleau jaune en arrière de moi,
 à l'herbe qui pousse dans le fossé jusqu'à vous chatouiller les genoux,
 à la bouette, aux oiseaux, aux nuages;
 je crois qu'elle aurait pu s'intéresser à tout à ce moment-là,
 sauf à moi.

Je me mordais l'intérieur de la joue,
 et alternais entre elle
 et les cours d'eau desséchés de Mars.

Tout ça n'a pas duré plus de cinq secondes,
 mais comme tout le monde le sait :
 les secondes passent plus lentement
 quand est dans la bouche d'un volcan.

Elle finit par me dire,
 en continuant de regarder tout ce monde que je n'étais pas,
 quelque chose comme :
 « je vois pas pourquoi
 tu veux qu'on parle de ça.
 C'est arrivé il y a 20 ans...
 C'est pas le bon moment.
 Je suis pressée.
 J'ai des choses à faire... »

Et puis elle s'est arrêtée de parler
 et m'a regardé.

Une voiture est passée,
 et ses pneus sur le gravier
 me faisaient penser à quelqu'un qui mange
 une boîte d'oréos dans le noir.

La voiture a disparu,
 et Ariane a fini par m'inviter
 à venir la rejoindre chez elle,
 à 19h.

Après quoi,
elle est remontée dans sa Pontiac rouge
et elle est partie.

Je suis resté là
à regarder le sol
pendant je ne sais pas combien de temps.

Je regardais le sol et me disais
qu'on était chanceux
de pouvoir pleurer quand on était triste
et de boire un verre d'eau quand on avait soif.

Je regardais le sol et me disais que
si je voyais un martien un jour,
je lui donnerais un verre d'eau
et une épaule
pour pleurer.

J'ai faim.

Courir m'a ouvert l'appétit.
Je pourrais manger tout ce que je vois.
Je pourrais manger un arbre,
un hectare de gazon,
un pick-up;
les hélicoptères qui flottent dans les flaques d'eau.

Je pourrais aspirer d'un coup l'abri tempo
qu'il y a là-bas
comme une grosse huître.
Après,
je pense que je pourrais manger le ciel au complet.

Je mangerais la Terre
avec mes mains
et me garderais pour dessert.
Assis en apesanteur,
je me mangerais une croquée à la fois
comme un lapin en chocolat.

Mais je ne m'arrêtera pas
de manger pour autant...

Je continuerais de manger tout ce que je ne vois pas
ou n'ai jamais pu voir;
je mangerais mes émotions, le respect envers les aînés,
le PIB de la Bolivie, mes vies antérieures.

Je continuerais de manger;
de manger jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien;
de manger jusqu'à ce qu'il ne reste plus que ma faim à manger.

Et après l'avoir mangée –
et parce qu'il ne resterait plus rien de l'Univers
et des choses que l'accalmie profonde du vide,
la post-digestion tranquille de la Matière –,
je pense que je mangerais le vide aussi,
juste pour le *kick*.

Enfin.

Je suis rendu à la cantine Les Trois Trèfles.

La cantine a l'air d'une île
au milieu d'un océan de gravier.
Un toit en bardeau, une terrasse peinte brun,
une porte patio.

C'est davantage une maison qu'un restaurant
et pourtant :
je n'ai pas souvenir que ça ait déjà été une maison.

Je rentre,
vais au comptoir et me commande :
2 hotdogs et une frite.

J'attends.

Il n'y a personne dans la cantine;
personne à part moi, le caissier/cuisinier,
et l'officier de police que j'ai vu plus tôt
se badigeonner les moustaches avec de la crème glacée.

J'attends,
j'écris...

« 2 hotdogs
et une frite!
Bon appétit. »

Je prends mon cabaret,
et m'assois dans un coin;
à l'extrême opposé de l'officier de police.

Je m'apprête à prendre une bouchée
de mon premier hotdog
quand

« Truffles.
Daniel Truffles. »

l'officier de police se met à parler
(il prononce son nom *Trawffles*).

« Je ne pense pas vous avoir déjà vu
dans le coin.
Êtes-vous de la région?
Êtes-vous venu pour La Clé des Champs ?
C'est pas les touristes qui manquent.
Pas possible de se rendre à Cowansville
sans tomber sur des branleux qui roulent à 30 km/h,
qui zyeutent
et puis qui pointent du doigt...
Peut-être que vous êtes là à cause
de toute cette histoire
avec M. de Montigny?
Ça aussi
ça a attiré toutes sortes de monde.
Beaucoup d'*étranges*... »

Je détourne le regard,
et prends une bouchée
de mon hotdog.

« Sale histoire.
C'est le cas de le dire.
C'est moi le premier du poste
à être arrivé sur les lieux.
Tout ce que j'ai vu en arrivant,
c'est Mme Jourdenais qui criait
et pleurait
et qui n'arrêtait pas de dire « Yark! »,
« Yark! »,
« Yark! »;
comme ça,
en tremblant des mains.
Remarquez.
Je la comprends,
ça m'a troublé pas mal
moi aussi...

Ses mains tripotent des sachets de sucre,
sa cuillère, les restants dans son assiette.
Il passe d'une fesse à l'autre,
comme si son corps essayait de compenser
pour ce que ses paroles ne pouvaient épuiser.

« Je le connaissais bien,
Barry.
Gentil comme tout.
Y venait de Montréal...
S'était marié là-bas,
avec une Ariane...
Ariane Desnoisiers.
Ensuite,
ils ont décidé de revenir s'installer ici.

Acheté une maison au lac;
 lui a ouvert sa compagnie,
 et elle a trouvé un poste d'enseignante
 à la petite école.
 Ils avaient l'air heureux... »

Il arrête soudainement de bouger.

« Le couple parfait!
 C'est pour ça que j'y croyais pas...
 Le patron voulait absolument qu'on mène une enquête
 sur Ariane.
 Qu'on lui pose des questions du genre :
 où étais-tu la nuit du 23 mai?
 Toute seule chez elle.
 Ce qui, en soi,
 ne constitue pas un très bon alibi
 (mais en même temps,
 où êtes-vous la nuit,
 sinon chez vous?)
 Barry était supposé être au billard
 ce soir-là;
 y jouait toujours au billard le mercredi.
 Pour décompresser.
 Elle s'est endormie,
 et n'a pas remarqué qu'il n'était pas rentré
 avant le lendemain matin.
 3 jours plus tard,
 on découvrait Barry
 réparti de façon égale
 dans plusieurs tonneaux.
 Qu'est-ce que ça veut dire?
 Qu'est-ce qu'on fait avec tout ça?
 Pourquoi est-ce qu'elle n'a pas appelé la police?
 3 jours,
 c'est pas long,
 mais c'est pas court non plus... »

Je mange mon autre hotdog,
mes frites...

« Bien sûr,
on a interrogé les Jourdenais.
Mais ça ne colle pas.
Pourquoi est-ce que vous tueriez quelqu'un,
le découperiez en morceaux,
le mettriez dans vos précieux tonneaux de vin,
pour ensuite appeler la police?
C'est quoi leur motif?
Ils le connaissaient à peine.
Mais c'est peut-être pour ça
que ça faisait de lui la victime parfaite... »

J'aurais dû prendre quelque chose à boire...
J'ai soif,
mais je n'ose pas me lever...

« Ça placote partout dans le village.
Vous savez,
dans un village comme Dunham,
tout le monde est un peu policier,
et tout le monde un peu voleur.
C'est pour ça que j'ai toujours vu mon travail
comme quelque chose de « symbolique ».
Vous comprenez?
C'est parce qu'on se croit tous capables
des pires atrocités
qu'il faut des gens comme moi,
pour se promener en uniforme
et rappeler à tout le monde qu'on est « capables »,
« capables » d'être des gens civilisés.
Pas que je sois mieux que vous, ou lui là-bas,
ou encore que la police incarne le « Bien »...
Oh non! Loin de là!

Je ne sais même pas ce que ça veut dire

« Bien »,

« Mal »...

Vous comprenez?

Je crois que j'existe,
et que la police existe,
pour nous *donner* l'illusion
que nous savons ce que c'est.
En tant que collectivité,
je veux dire. »

Il se flatte le ventre
comme on flatterait une lampe
pour en faire sortir le génie.

« Lorsqu'un individu oublie
et transgresse la Loi,
nous sommes là pour lui rappeler
– autant à lui qu'à nous –
que nous savons ce qui est Droit et Juste.
Oui, monsieur.
Nous sommes là pour nourrir l'Illusion.
Qu'est-ce que je dis-là... :
nous sommes l'Illusion! »

Je pense que j'ai mangé trop vite.
J'ai l'estomac qui veut partir en voyage.

« Et c'est pourquoi
il faut toujours attraper les « méchants » :
sans quoi,
la frontière devient poreuse;
les « méchants » se mêlent aux « gentils »;
et on commence à devenir mal à l'aise;
on commence à se demander si on est « capables »
de vivre ensemble,
de laisser nos enfants à la garderie,

de commander 2 hotdogs et une frite
sans se faire empoisonner...»

Il arrête brusquement de parler,
se lève,
et marche jusqu'à ma table...

Il pige une frite
dans mon cassot de frites,
la met dans sa bouche,
et me dit en mâchant :

« Savez-vous ce qui arrive,
monsieur,
quand on commence à douter?
Collectivement,
je veux dire? »

Son visage est sans expression.
Je peux encore voir la crème glacée séchée
sur ses moustaches.
Ses yeux ont quelque chose de bienveillant,
et de vide à la fois.
Ce qui – pour une raison que j'ignore –
rend la situation encore plus inconfortable.

Il parle,
mais je ne l'écoute déjà plus.

Je m'excuse en me levant,
prends mon cabaret,
et marche rapidement jusqu'à la caisse.
Je lance presque mon argent sur le comptoir
et ouvre la porte.

C'est seulement après avoir franchi l'océan de gravier,
la pelouse, un trottoir, la rue et un autre trottoir
que je pense à respirer à nouveau.

En arrière de la cantine Les Trois Trèfles
il y a la bibliothèque.
Petite,
rose,
laide.

Il faut vraiment avoir habité ici pour savoir que c'est ça,
la bibliothèque.

Parce que la cantine est plus grosse que la bibliothèque;
le dépanneur est plus gros que la bibliothèque;
peut-être même que la cabine téléphonique
est plus grosse que la bibliothèque.

J'ai du temps à perdre jusqu'à 19h,
alors je décide d'aller faire un tour.

Il fait chaud à l'intérieur.

Il y a des livres pour enfants éparpillés par terre,
une odeur épaisse de pâté chinois réchauffé au micro-onde,
et un ventilateur qui secoue solennellement la tête,
comme si on venait de lui dire
de s'arrêter un instant
pour souffler un peu...

Il y a cinq rangées de livres dans la bibliothèque,
et derrière la dernière,
quelqu'un se promène.

J'anticipe une voix me dire :

« Je vous attendais. »

ou

« Le prince des ténèbres est de retour. »

ou quelque chose d'étrange
dans ce genre.

Mais : rien.

Je me racle la gorge.

Aussitôt,
une tête auréolée de cheveux sel et poivre jaillit
de derrière la dernière rangée,
et me dit
le plus simplement du monde :

« Salut. »

Puis,
disparaît à nouveau,
pour réapparaître au-dessus du corps d'une petite dame
se précipitant vers le comptoir
avec des livres sous le menton.

Elle ne doit pas faire plus de 5 pieds;
et a peut-être 80
ou 40 ans.

Je ne sais pas,

tellement elle rebondit d'un pied à l'autre dans ses sandales,
s'agite dans tous les sens,
en marmonnant avec une petite voix mélodieuse,
qui ressemble à un ocarina

joué depuis le coffre d'une voiture.

Elle s'arrête net,
et dépose ses livres.

Un petit pot d'argile,
dans lequel pousse
un philodendron,
bondit sur le comptoir,
et retombe
au même endroit,
en répandant un peu de terre.

Elle lève la tête,
et me fixe rondement
avec ses lunettes rondes.

Je lis rapidement les titres des livres
sur les reliures :

L'art du vin

Le vin pour les nuls

Le vin et ses fraudes

L'atlas mondial du vin (2^e édition)...

« Est-ce que je peux vous aider?
Vous cherchez quelque chose,
peut-être? »

Je réponds la première chose
qui me vient en tête :
« Poésie. »

La surprise
étend sa plus belle nappe
dans ses yeux
(bien qu'ils en possèdent toujours
en très petite quantité,

il n'y a pas de mot plus exquis,
de mot plus grisant
que le mot « poésie »
pour des bibliothécaires).

« Ah!
Eh bien,
malheureusement,
on n'a pas grand-chose...
On a juste cette petite section,
ici. »

Elle me pointe 10-15 livres,
entassés serrés, en bas
de la première rangée.

Je feins d'être surpris
et la remercie;
même si je connais déjà cette section par cœur.

Sous un papier plastifié,
sur lequel il y a écrit « Poésie / »,
il n'y a que des livres de poésie française,
et un livre de Miron.

Sous l'autre bout du papier (« / Poetry »),
il y a un livre de Whitman,
un de Stevens, de Dickinson, de Yeats,
et un d'Eliot.

Je fais courir mes doigts
sur les livres de poésie française
et prends le dernier :
Poésies complètes de François Villon.

Je m'amuse un instant
à essayer de lire les poèmes
et à ne pas les comprendre.

Je tourne ensuite les pages
jusqu'à la « Dernière ballade »,
et lis en dessous de la dernière strophe :

Abistis, dulce caricae

C'est moi qui ai écrit ça.
Quand j'avais 13 ou 14 ans.

Je me souvenais avoir écrit quelque chose
dans ce livre-là,
mais je ne me souvenais pas
l'avoir écrit en latin.

Je ne me souviens pas non plus
avoir déjà su quelque chose
en latin...

Je repose le livre.

Je me promène dans les rangées.

Parfois,
je prends un livre, lis l'incipit,
pousse un Hm,
et le remets à sa place.

Et parfois,
je ne le fais pas.

Aucun livre ne me tente.

Tout est trop long

ou trop court,
 trop prosaïque
 ou trop poétique,
 trop divertissant
 ou trop intellectuel...

Tout est trop trop.

(Ô
 puissent les dieux venir en aide
 à celui pour qui la vie est trop trop!)

Je médite ce sentiment horrible
 jusqu'à la sortie.

« Vous n'avez pas
 trouvé
 votre bonheur,
 donc? »

Le nez dans son livre
 et ses lunettes au bout,
 la bibliothécaire me regarde accoudée,
 les pupilles à moitié abrillées dans ses paupières.

Je fais non de la tête.

« Ah!
 Il y a des jours
 comme ça...
 Où on a envie de lire,
 et puis finalement,
 on se dit qu'on a davantage envie de vivre
 ce qu'il y a dans les livres
 que de les lire... »

Je souris
 (heureux de partager aussi facilement
 la connivence mélancolique d'une bibliothécaire,
 au sujet des livres, de la vie
 et de leur impossible adéquation).

« Vous retournez au festival?
 Êtes-vous passé voir
 le chapiteau des Jourdenais? »

Je réponds que
 « Oui »,
 même si je sais qu'en répondant oui,
 je réponds aussi à toutes les autres questions
 qu'elle pose implicitement.

« C'est...
 c'est tellement barbare...
 Décapité, comme ça.
 Mais,
 en même temps,
 c'est aussi le plus intrigant de l'affaire!
 Pas qu'il ait été décapité,
 non,
 ça,
 ce n'est pas très intrigant.
 Des gens se font décapiter tous les jours...
 Tenez,
 depuis que vous êtes entré,
 il y a probablement 3 personnes qui se sont fait décapiter
 quelque part dans le monde.
 Suffit de se connecter sur Internet... »

Elle redresse ses lunettes sur son nez,
 comme si elle en avait soudainement besoin
 pour suivre l'idée qui venait de se présenter à elle;

un chevreuil gambadant parmi les branches de l'oubli.

Je regarde la page couverture
d'un *National Geographic*
montrant un alpiniste les bras dans les airs
au sommet d'une montagne.
À côté,
une revue propose des recettes BBQ
à déguster entre amis.

« Non,
ce qui est intrigant
ce sont les tonneaux de vin,
oui,
les tonneaux de vin!
Pour moi,
il ne peut y avoir que trois raisons.
La première :
ce sont les Jourdenais
qui les ont mis là.
Pourquoi,
vous allez me dire?
Pour l'acidité! »

Elle tape de la paume sur le comptoir,
ce qui a pour effet de faire revoler
à nouveau le philodendron.

« Comment est-ce qu'on fait du vin?
En écrasant le fruit des vignes
pour en faire du moût de raisin,
qu'on fait ensuite fermenter.
C'est le sucre des raisins
qui,
pendant la fermentation,
se transforme en alcool.

C'est assez simple.
 Mais voilà :
 dans des pays au climat plus froid –
 comme le nôtre –,
 les raisins n'ont pas le temps de développer
 et d'atteindre la maturité
 nécessaire pour faire du vin.
 Le vin est trop acide...
 Et c'est pourquoi
 on prend soin d'ajouter,
 dans le moût de raisin,
 du sucre.
 Pour obtenir le goût
 et le pourcentage d'alcool désirés.
 Tout ça est très courant. »

Je hoche la tête,
 intrigué.

« Mais qu'est-ce qui arrive
 si on ajoute
 – disons par accident –
 trop de sucre?
 Ah!
 Le vin est trop sucré.
 Assez bon peut-être
 pour faire une liqueur quelconque,
 mais pas pour le vin du Domaine Jourdenais...
 Non.
 Il faudrait trouver un moyen
 de contrebalancer
 (et, croyez-moi,
 l'histoire de la viticulture
 est remplie d'exemples de ce genre,
 de tentatives désespérées
 pour essayer de récupérer un vin inadéquat). »

Elle sort de dessous le comptoir
 un thermos ouvert,
 avec une petite paille métallique
 plantée dedans.
 Une drôle de texture verdâtre
 macère à l'intérieur.

Elle tire avec sa bouche sur la paille,
 et recommence à parler
 comme si je n'étais pas là.

« Idéalement,
 il faudrait quelque chose de légèrement acide.
 Qu'est-ce qui est organique,
 abondant,
 et légèrement acide,
 en 1999?
 Le sang humain.
 Oui.
 Je sais,
 je sais :
 il faudrait trouver quelqu'un dont le sang
 afficherait un PH suffisamment acide
 pour les besoins de la cause...
 Et comment est-ce qu'on s'y prend,
 pour trouver cette personne?
 Hein?
 Et pourquoi du sang humain,
 pourquoi ne pas essayer
 avec un autre produit?
 Des agrumes,
 par exemple?
 J'en conviens.
 Tout ça semble sortir d'un mauvais roman.
 Mais bon :

qui est-ce qui a dit
que la réalité était un bon roman? »

Il n'y a toujours personne dans la bibliothèque,
à part nous deux.

Un insecte
de la taille d'un cendrier
se fait bronzer
dans la fenêtre de la porte.

« La deuxième raison
me semble beaucoup plus convaincante :
un vignoble compétiteur
aurait tout simplement placé les morceaux
dans les tonneaux.
Rien de plus logique!
Ruiner la récolte du domaine prisé
en plaçant une jambe dans son millésime.
Merci,
bonsoir!
Parce que,
après ça,
qui a envie de boire le vin d'un vignoble
assez négligeant pour laisser
des restants humains se glisser,
en catimini la nuit,
dans les tonneaux remplis de son précieux nectar?
Personne!
Ça ne fait pas très hygiénique...
Pas très
nous-faisons-du-vin-selon-un-savoir-millénaire,
n'est-ce pas?
Et c'est peut-être ce qui est arrivé... »

Elle s'arrête à nouveau
pour tirer sur sa paille.

Je regarde par la fenêtre,
un peu las d'entendre parler
de toute cette histoire.

« Il faut dire que
la compétition a toujours été intrinsèquement liée
à la production du vin.
Des histoires de mouillage,
de contrefaçons,
de fausses étiquettes,
d'alcool à bois et d'empoisonnement,
il y en a plein!
Mais d'un cadavre
dans les tonneaux d'un concurrent,
c'est bien la première fois que j'entends ça... »

Elle redresse à nouveau ses lunettes.
(C'est la sueur sur son nez
qui les fait glisser :
faut croire
qu'il n'y a pas d'air conditionné
pour les livres).

« Et c'est bien ça
qui cloche.
C'est trop compliqué!
Si on avait simplement voulu
se débarrasser des récoltes,
pourquoi ne pas avoir utilisé un moyen plus expéditif,
comme crever les tonneaux?
Pas besoin de tuer quelqu'un,
le découper,
ouvrir chacun des tonneaux,
et le faire tremper.
À moins,
à moins... »

Un rictus dévoile,
 en plein milieu de son visage,
 des dents barbouillées de feuilles vertes.

« Bien sûr,
 que le cadavre
 ne serve à camoufler un autre crime,
 moindre,
 mais plus lucratif :
 celui du vol du vin
 et de sa substitution
 par un vin inférieur! »

Elle pétille de bonheur.

On dirait que ça fait des jours
 qu'elle n'a pas dormi,
 et que c'est seulement cette étrange mixture
 qui la garde sur ses pieds.

La porte s'ouvre tout à coup.

L'insecte s'envole.

Quelqu'un avec une casquette fleurie et des bermudas entre
 et échappe un « Hi! » enthousiaste,
 comme s'il s'était fait mal en entrant,
 mais qu'il était assez ouvert à la douleur.

La bibliothécaire marmonne un « Hello »
 mal assuré,
 avec un accent assez pointu
 pour renverser des bibelots
 dans une boutique souvenirs.

J'en profite pour m'éclipser.

Je fais signe à la bibliothécaire,
 en pointant dehors,
 que je vais retourner au festival,
 continuer mon chemin, ma vie,
 loin de toutes ces histoires de cadavres
 et de vin.

Elle balaie l'air de la main.
 Comme si elle savait,
 au fond d'elle-même,
 que la fuite n'était que ma façon à moi
 d'enlever mes bas,
 de soupirer et de dire :
 « Enfin,
 à la maison! »

Elle me tend une main
 et me dit :

« Louise.
 Louise Grondin.
 Ça m'a fait plaisir
 de faire votre connaissance. »

Je réponds : « Moi aussi »,
 et ferme la porte derrière moi.

Je la regarde par la fenêtre,
 si jeune et vieille à la fois.

Je tourne les talons
 et commence à marcher;
 en pensant à l'âge,

à comment les choses changent,
au temps,
à sa façon qu'il a de manger
tous les biscuits de la boîte
et de dire :
« Elle était déjà vide
quand je suis arrivé. »

Je regarde une bâtisse rouge.

Je regarde une bâtisse rouge,
mais je vois autre chose.

Je regarde le bureau d'une maison d'édition,
mais tout ce que je vois,
c'est l'épicerie d'il y a 20 ans.

Je marche,
et comme pour accentuer mon air flâneur,
je fais semblant de donner un coup de pied
dans le tibia du vent.

Qui aurait pu croire
cet homme en legging,
avec une casquette de bière,
dans l'allée des articles de camping?

Cette vieille femme assise au restaurant,
avec un regard distant et des triceps mous
comme des sacs de sucre en neige?

Cet oncle larmoyant
à la seule évocation d'un amour de jeunesse;
ou encore cette tante à l'étonnement sans cesse renouvelé
pour les choses qui vieillissent et meurent?

Cette enseignante qui somnolait
pendant la récréation,
ou ce garagiste aux mains constamment enveloppées de fumée
comme s'il venait tout juste de les sortir du micro-ondes?

Qui aurait pu croire,
tout jeune,
ces personnes qui lui ont dit,
comme s'ils remplissaient un devoir ancestral :
« profite-en,
tu vas voir :
ça passe vite. »

Pas toi.

Pas moi.

Et
nous voilà aujourd'hui,
répétant l'histoire comme une blague qui ne vieillit pas.

Nous voilà perdus dans des supermarchés,
avec des pantalons élastiques, marchant
à travers nos rêves comme à travers des souliers à 10\$.

Nous voilà à table, au restaurant,
sirotant un café et une conversation
qu'on n'a plus la force de tenir.

On regarde ailleurs et tout ce qu'on voit
c'est du flou, de l'obscurité,
un ragoût trop épicé pour déceler une note dominante,
un arôme, un titre.

On voit notre famille,
et soudainement,
on ne voit plus notre famille.

Parce qu'avant qu'on s'en rende compte,
nous sommes devenus la famille;
nous sommes tout ce qui reste et tout ce qu'il y a
pour ces enfants qui courent, fragiles
comme des chenilles sur le pourtour d'un bol de miel.

On les envie pour tout
ce qu'ils n'ont pas encore vécu, pour tout
ce qu'ils ne sont pas obligés de vivre.

On veut les avertir,
les sauver,
leur dire d'en profiter :
parce que ça passe vite.

On va leur dire,
même si on sait que ça ne sert à rien,
on va leur dire parce que
nous voilà déjà
aujourd'hui.

Et c'est peut-être pour ça que j'écris.
Pour mettre ma main dans la rivière
et essayer de la retenir par le chignon.

Écrire
pour maîtriser le temps;
le ralentir, l'avancer,
le reculer.

Un poème est une machine à voyager dans le temps
que tu peux plier et garder dans ta poche arrière
avec ton paquet de gommes.

Il est présentement 16h16.

Et la rue Principale se calme petit à petit
comme un verre de Perrier laissé à l'ombre.

Je m'arrête à un kiosque,
et m'achète une bouteille de blanc
(le rouge me fait toujours
des dents rouges).

Dans un poème,
je peux aller où je veux
dans le temps de le dire.

Je peux suivre un flocon de pollen
dans les airs

et hop

le voir atterrir
sous le museau d'un chien
dans une pagode laotienne.
Le chien peut ensuite éternuer
et le flocon de pollen revoler

dans une flaque d'eau
devant un café de San-Francisco,
où un couple se laisse
juste assez doucement pour ne pas perturber
la lecture d'un voisin de table,
occupé à lire *Les Maximes* de La Rochefoucauld

laissées sur un siège de train
en direction de Milan,
à côté de son propriétaire endormi,
ronflant sur l'épaule d'un passager insomniaque
qui essaie de se souvenir
des paroles d'une chanson de

Joao Gilberto qui crépite
comme un bain chaud à travers la radio
d'une cuisine de Porto Alegre,
où une femme accoudée discute avec le cuisinier
des théories du Big Bang

une explosion nucléaire,
l'apparition de l'hydrogène,
la formation des étoiles,
l'obscurité qui prend son sens,
la lumière

que quelqu'un allume
pour aller aux toilettes
après avoir fait l'amour à Tunis,

avec un homme de Melbourne
qui a peur des araignées

mortes et gelées
sous la neige
il y a 6 mois

et maintenant mortes et sèches
sous un banc de parc
de la Rue Principale de Dunham,
dans laquelle je passais tous les jours avant

pour aller à l'école

aller chercher une crème glacée

aller voir mes grands-parents

aller jouer au soccer

aller à l'église

aller à l'épicerie

aller louer un film au dépanneur

aller m'acheter des vêtements

aller prendre une marche

aller à l'école

aller jouer avec un ami

aller voir mes grands-parents

aller à la bibliothèque

aller à l'église

aller acheter du lait au dépanneur

aller prendre une marche

aller...

à l'enterrement de mes grands-parents,
assis à l'arrière de la voiture,
regardant par la fenêtre les immenses guimauves
qui poussent comme par magie
dans les champs

et devant lesquels je passe en ce moment,
assis au volant,
fumant une cigarette
les fenêtres fermées,
pour laisser la fumée m'étouffer
comme un oreiller

ou comme la fois où j'ai essayé de me noyer
dans le Lac Selby
en essayant de corriger ma solitude
par la soustraction

tous ces jours en moins,
tous ces jours identiques,
tous ces jours oubliés,
j'aimerais pouvoir arrêter le cours des choses,
coincer l'engrenage des astres avec une chaussure

pour retourner dans le passé,
apprécier chaque journée,
mieux, calmement, minutieusement,
avec l'œil attentif de celui qui voit derrière chaque page blanche
cette page blanche
et non pas une autre;

j'aimerais le faire,
mais je ne peux pas;
parce que j'ai perdu le fil
qui me menait d'aujourd'hui à hier
et d'hier à aujourd'hui.

Je suis perdu,
et tout ce que j'ai pour retrouver mon chemin
c'est un bocal troué
qui laisse entrer la lumière.

Je monte les marches,
et
avant de cogner à la porte,
je regarde ma montre :

il est 18h59.

Ariane est là.

J'entre.

Elle est en pyjama :
un t-shirt noir trop grand
des Beatles marchant sur Abbey Road,
et un pantalon de velours souple
enneigé de flocons gros
comme des raquettes de badminton.

Elle me tourne le dos,
marche jusqu'à la cuisine,
et s'assoit à la table.

Une lampe avec abat-jour
se tient les joues gonflées de lumière
près du divan.

Elle me regarde,
une jambe croisée par-dessus l'autre.

Elle se penche sur la table,
prend une cigarette de son paquet,
et l'allume.

Il y a des jouets pour chat
par terre.
Des verres d'eau vides,
des mouchoirs mal cachés
sous le divan.

Un silence s'installe inconfortablement
entre elle et moi,
entre ce qui a été dit
et ce qu'il y a à dire,
entre ce qu'on peut taire
et ce qu'on ne peut pas.

Ses sourcils se froncent.
Un sourire se renverse
comme par accident sur ses lèvres :
un filet de lait sur une napkin rose.

Avec la voix de Christopher Lee,
elle rompt le silence
et me dit :

« *Come, come,*
Mr. Bond. »

Je ris par le nez.

J'enlève mon manteau,
le pose sur un fauteuil,
et m'avance jusqu'à la table.

« Est-ce que tu veux quelque chose à boire?
Un verre d'eau?
Une bière?
Du vin? »

Je réponds :
« Un verre de vin
ça serait bien,
merci. »

Elle se lève,
passe derrière l'îlot de la cuisine,
ouvre une armoire pleine de bouteilles sans étiquette,

en prend une au hasard,
et ferme l'armoire.

Elle ouvre un tiroir,
sort un ouvre-bouteille
qu'elle visse ensuite dans le goulot,
avant de tirer dessus avec le visage de quelqu'un mimant
un pélican à la pêche.

Elle me verse un verre,
et puis s'en verse un.

Je plonge le nez dans le mien :
le vin est jeune,
prononcé;
il sent le chêne,
le bleuet et
un rien de chocolaté.

Je prends une gorgée.

« Hm.
Délicieux.
Où l'as-tu trouvé? »

Elle finit de boire sa gorgée.

« J'ai un ami
qui est vigneron.
Il me donne des bouteilles
de son vignoble,
de temps en temps... »

Le lave-vaisselle crie trois fois
pour annoncer la fin
de son cycle de lavage.

« Et puis,
comment tu prends ça? »

« Comment je prends quoi? »

« La mort de Barry. »

« Oh.
Ça. »

Elle tourne la tête
vers la porte patio.

Il a commencé à pleuvoir
quelque part
sous ses cheveux châtons;
une sorte de pluie intérieure
pour laquelle il n'existe pas de parapluie.

« Mal...
Très mal.
Qu'est-ce que tu penses? »

Elle boit son verre d'un trait.
S'en sert un autre...

« C'est con
comment
lorsque tu essaies d'oublier quelqu'un,
t'as l'impression
que la personne est partie
avec le fin mot de l'oubli.
Ou comment,
quand tu fuies quelque chose,
tes pas te ramènent toujours
à la raison de ta fuite... »

Elle se racle la gorge,
pour redresser sa voix
qui avait commencé à se briser.

« C'est tellement mal fait la vie
qu'on se dit qu'il doit y avoir une raison.

À chaque embûche,
 une leçon,
 ou à chaque peine,
 une consolation.
 Mais non!
 Quand tu reçois par la poste
 un service à thé brisé,
 tu ne te dis pas qu'il a été brisé pour une raison,
 qu'il y a une leçon à tirer de tout ça;
 non,
 c'est arrivé c'est arrivé!
 Tu te dis que t'es malchanceuse,
 et tu appelles la compagnie pour te plaindre...
 Mais voilà :
 pour tout ça... »

Elle pointe assez arbitrairement
 tout l'Univers.

« Il n'y a personne à appeler pour se plaindre :
 alors
 on s'invente des raisons;
 on se dit que les réponses doivent être déjà là,
 qu'on est seulement trop stupides pour les voir;
 mais moi,
 ce que je pense... »

Elle s'incline par-dessus la table.

« C'est que
 ce n'est pas parce que le bureau des plaintes est fermé
 que le service à thé n'est pas *brisé* pour autant. »

Elle s'écroule dans sa chaise.

J'ouvre la bouche pour dire
quelque chose :

Mais elle fait un geste de la main,
et m'interrompt :

« Je sais ce que tu vas me dire :
qu'il faut que je passe à autre chose...
Que je peux pas m'apitoyer sur mon sort comme ça.
Que c'est pas sain.
Mais le problème :
c'est que je veux pas passer à « autre chose »!
Je veux la chose pour laquelle
toutes les « autres choses » étaient,
au départ,
« autres choses »...
C'est con,
mais c'est comme ça. »

Je souris et dis :
« Oui,
c'est con. »

Elle rit en crachant sa fumée.

Elle écrase ensuite sa cigarette
dans son cendrier plein
(une petite métropole de cendres
et d'amours absents),
et m'observe froidement.

Je peux voir

dans ses yeux les canards
voler et frôler l'eau du lac,

le sable encore collé à nos pieds
 et le soleil glisser lentement de sa chaise
 pour se *frencher* lui-même
 dans l'eau.

C'est plus que je ne peux en supporter,
 alors je me lève et dis :
 « Où sont les toilettes? »

« Là,
 au bout du couloir,
 à gauche. »

Chaque pas est un regret de plus
 jusqu'à la salle de bain.

Je ferme la porte
 et croise quelqu'un dans le miroir;
 quelqu'un que je ne connais pas,
 quelqu'un qui a la quarantaine,
 quelqu'un à qui j'aurais volontiers péter les dents hier,
 et avec qui je devrai probablement prendre un café
 demain, en silence,
 pour m'excuser.

J'ouvre la pharmacie :
 des Roloids,
 de l'ésoméprazole pour « baisser le taux d'acidité dans l'estomac »,
 des omégas 3,
 un tube de pâte à dent, un rasoir,
 trois brosses à dents.

Je ferme la pharmacie
 et essaie de faire pipi.

Je pense aux cascades que je n'ai jamais vues,
 à celles devant lesquelles les gens se marient
 et à celles devant lesquelles les gens se laissent.

Je tire la chasse d'eau,
et ouvre la porte.

Elle est encore là,
assise à la table,
à me regarder,
et à essayer de comprendre
ce que je fais là.
Comme si l'idée que nous étions des inconnus
venait tout à coup de la frapper.

De la salle de bain jusqu'à la table,
je dois avouer que j'essaye fort,
moi aussi,
de comprendre ce que je fais là.

Je bois mon verre de vin.

Elle m'en ressert un autre.

Je m'assois.

On se regarde.

Un chat roux sort de la chambre à coucher,
miaule,
et s'en retourne
dans la chambre.

Tout à coup,
le silence nous ravale :
pendant une seconde,
je me dis :
est-ce que c'est là
qu'on retombe en amour,
que tout redevient terrible,
qu'on s'oublie et se donne des baisers qui en disent plus
que ce qu'on est capable de supporter?

Puis,
sa bouche se tord en une grimace.

Et je sais,
à ce moment-là,
que ça n'arrivera pas,
que ça n'arrivera jamais.

« Pourquoi est-ce que t'es revenu
me voir?
Hein?
Est-ce que c'était vraiment pour parler
de ce qui s'est passé
au bord du lac?
Ou est-ce que c'était pour fouiller
dans la pharmacie de ma salle de bain? »

Je fais comme si
je n'avais pas entendu
sa dernière question.

« Je sais pas...
Je suis perdu,
et quelque chose en moi me dit
que ça a à voir avec ce qui s'est passé
cette nuit-là,
au bord du lac... »

« Pourquoi...? »

« Parce que!
Parce que c'est la première fois,
— et peut-être la seule fois —
où tout est arrivé tout seul;
où je n'ai pas eu besoin de nommer, d'imaginer,
ou de calculer ce que j'avais à y gagner;
c'est cette personne,

cette personne à qui s'est arrivé,
que j'aimerais retrouver. »

Elle pousse un soupir,
et tout l'air de la pièce cède et s'écroule
comme un château de cartes.

« Je ne sais pas ce que tu cherches.

Mais je ne pense pas
que remuer le passé va t'aider à le trouver.

Ce qui s'est passé entre nous
est arrivé il y a si longtemps
que je ne m'en souviens plus...

J'aimerais t'aider, vraiment,
mais je ne peux pas.

On était jeunes,
stupides... »

J'aimerais lui dire que c'est précisément pour ça
que c'est si important pour moi,
j'aimerais lui dire que connaître les choses
n'est jamais aussi important
que ce qu'elles étaient avant que nous les connaissions.

Je veux lui dire que je donnerais tout ce que j'ai
pour ne plus savoir,
ne plus nommer,
ne plus réfléchir.

Mais je ne dis rien.

Je la laisse penser ce qu'elle veut;
je la laisse penser que j'ai changé,
je la laisse penser que je suis fou.

Je vide mon verre,
la remercie,
et me lève.

Elle ne bouge pas.

Elle détourne son visage et,
avec le clair de lune s'infiltrant
par la fenêtre,
sa tristesse n'est plus qu'un secret mal gardé
au fond d'une cuisine sombre
des Cantons-de-l'est.

Je sors et,
tout a l'air seul,
tout a l'air vide,
tout a l'air complètement
ridicule.

Je descends lentement les marches du perron,
avec l'espoir qu'elle ouvre la porte
derrière moi;
qu'elle mette fin à ce mauvais rêve,
mais il ne se passe rien.

Je regarde le ciel :

les étoiles
ont l'air d'une poignée de change
lancée par quelqu'un comme moi,
il y a très très longtemps.

Je rentre dans ma voiture,
mets le contact.

Je vois Ariane passer
devant la fenêtre de la cuisine,
et les lumières s'éteindre.

(Tous les jours
on se demande si on serait capable

de mourir pour une idée,
ne voyant pas que,
tous les jours, en aimant,
c'est ce que l'on fait).

J'ouvre la fenêtre,
recule sur Wilkinson, roule un peu
et tourne à gauche sur le chemin Selby.

J'écoute le son des grillons se rapprocher
à mesure que j'avance et accélère le long de la route,
comme quelqu'un criant
dans un carrousel détraqué.

L'Aria des Goldberg Variations
de Glenn Gould
joue à la radio,
râpée à travers les trous des haut-parleurs.

Je monte le volume,
j'allume la lumière,
ouvre une bouteille achetée au festival
et la bois à même le goulot.

Pendant un court moment,
mais un moment tout de même,
je ne touche plus au volant,

Dieu touche au volant.

L'habitable illuminé
est la seule source de lumière
à des kilomètres à la ronde.

Je passe sur les routes de campagne
comme un Ovni festif,
une lettre d'amour qui a fait mouche,
le grain de beauté du soleil en vacances.

Je bois,
je chante,
je ne sais pas où je vais,
mais je ne cacherai pas que,
ce soir,

ça a son petit charme,
son petit éclairage particulier,
sa belle tapisserie de fruits
et son glaçage au chocolat.

Je croise des vergers,
des pancartes où c'est écrit Frelishburg 4 km,
Frelishburg 2 km,
des pancartes jaune flavescent
représentant l'Orignal générique :
petit,
noir,
et perpétuellement en marche dans un losange empalé;
juste assez générique pour être tous les originaux à la fois,
et juste assez précis pour que
si jamais tu croises un orignal
tu te dises :
il me semble que je l'ai déjà vu quelque part,
lui.

Je m'arrête pour aller faire pipi.

Je n'éteins pas le moteur,
je n'éteins pas les lumières,
et je ne ferme pas la porte;
comme si arrêter faire pipi n'était pas vraiment un arrêt,
mais plutôt un relais obligé
dans un triathlon de mauvaises décisions.

Je trébuche jusqu'à l'autre côté du fossé,
le blé aux épaules
et le mal de cœur aux mollets.

Pendant que je fais pipi,
j'entends des branches craquer
et quelque chose piler et remuer
des feuilles d'arbre.

Deux yeux de craquelins au caviar
et un museau noir humide
sortent des buissons.

Un chevreuil
sort lentement de sa cachette,
alors que des gouttes sur mes souliers
ponctuent ce moment étrange.

Je remonte ma fermeture éclair
et reste debout à regarder
le chevreuil.

Il n'y a pas plus d'un mètre entre nous.

Après une minute,
à ne rien faire et à se regarder,
je pense à m'en aller
quand,
et je le jure sur la tête de tout
ce qu'il y a de Vrai et de Sincère en ce monde,
le chevreuil a ouvert sa bouche

et m'a dit :

« Quoi que tu fasses :
prends garde à la voiture
rouge. »

Ensuite,
il s'est retourné
et a replongé dans la forêt,
en se frayant un trou entre les branches.

Je suis resté là,
sans mot,
pendant longtemps,
jusqu'à ce que je me souviene
que la voiture marchait encore...

Suis retourné à l'intérieur,
ai fermé le contact,
et ai écrit ce poème.

Maintenant,
j'écoute la radio
et pleure en riant.

Je me suis réveillé
dans ma voiture,
sans savoir où j'étais.

J'ai fait un rêve bizarre :

j'ai rêvé
que je tuais le farfadet
qui se cache au bout de l'arc-en-ciel
pour lui voler sa marmite remplie d'or;
mais que dans sa marmite,
il y avait que des photos de lui
avec son père...

Je me frotte les yeux.

Quelqu'un a glissé une feuille de papier
sous mes essuie-glaces,
pendant que je dormais.

Je sors
pour prendre la feuille,
et lis :

« Je sais qui tu es.
Quitte la ville,
ou meurs. »

Je regarde à l'entour.

Au loin,
un corbeau effraie des enfants,
et un camion grince des dents
à un arrêt STOP.

Un chatoiement à l'horizon,
des cristaux de couleurs réfléchissant la lumière;
on dirait
une queue de sirène
clouée à une enseigne.

Je laisse ma voiture sur le bord du chemin,
et décide de prendre une marche
jusqu'à l'étrange enseigne.

Sur l'enseigne est écrit
(en haut d'une sirène barbotant
dans le kitch et le mauvais goût) :
« Vignoble Jacob ».

Une camionnette
est stationnée dans la cour,
avec la valise ouverte.

Un homme
sort de la grange
avec une boîte dans les mains
et une casquette sur la tête.

Il s'arrête,
et me regarde.

Ça fait quelque jours
que je dors dans ma voiture,
que je n'ai pas pris de douche,
que je bois sans arrêt et mange mal;

si j'avais été là pour postuler
pour un travail d'épouvantail :
je pense que
j'aurais eu l'emploi sans CV
ni poignée de main.

« Salut!
Si vous êtes là pour les dégustations,
il faut aller au chapiteau du village. »

Les cheveux gras,
la bouche rouge comme un cannibale
et les vêtements aussi fripés qu'un billet de 2 dollars,
il n'y a rien que je pourrais dire
qui pourrait passer pour de la politesse.

Je ne réponds pas.

La boîte toujours dans les mains,
il continue de m'observer
en attendant une réponse.

Après 30 secondes,
le silence s'impatiente,
se met un doigt dans la bouche
et fait : plop !

« Ah,
pis au diable!
Je prendrais bien un verre,
moi aussi. »

Il dépose la boîte dans la valise,
et court en sandales
jusqu'à la grange.

Il revient avec deux verres
et un ouvre-bouteille.

« C'est mon petit nouveau.
Tu me diras ce que t'en penses. »

Il ouvre la bouteille
et me verse un verre.

Je prends une gorgée,
et me rince la bouche avec :
le vin est jeune,
prononcé;
il sent le chêne,
le bleuet et...
un rien de chocolaté.

« Tu ne connaîtrais pas une Ariane,
par hasard? »

« Oui,
pourquoi? »

« J'ai goûté le même vin,
chez elle,
hier soir. »

« Oh!
T'étais chez Ariane
hier soir!
Elle va bien?
Qu'est-ce que vous avez fait? »

« Je ne sais pas. »

« Tu ne sais pas? »

« On a parlé. »

« De quoi? »

« Du sens de la vie... »

Son corps semble s'être figé,
comme s'il avait mangé un quatre litres de ciment
à la petite cuillère,
et que le tout venait de se solidifier.

« Et toi,
tu connais Ariane d'où? »

« D'ici,
là... »

La chimie entre nous
n'est pas exactement la même
que celle du caramel.

Il vide son verre d'une gorgée.
Et me dévisage ensuite,
comme s'il attendait de moi
que je fasse pareil.

Je bois une toute petite gorgée,
peut-être la plus petite gorgée
de l'histoire des gorgées.

« Tu connaissais sûrement Barry,
alors? »

« Tout le monde connaissait Barry.
C'est vraiment une sale histoire
ce qui lui est arrivé. »

« Oui, c'est ça,
une sale histoire...
T'as pas une petite idée
de qui aurait pu le tuer? »

« Non...
 Pourquoi?
 T'es qui, toi,
 un détective privé? »

« Je suis la veuve et l'orphelin,
 la Raison marchant dans l'Histoire,
 les Ténèbres en chacun de nous et le Fléau de Dieu.
 Réponds à ma question. »

« Est-ce que t'as fini
 avec ça? »

Il pointe mon verre.

« Non,
 pas encore.
 On vient de me menacer,
 Jacob,
 quelqu'un veut ma peau. »

« Je ne sais vraiment pas
 pourquoi on voudrait faire
 une chose pareille... »

« J'aimerais me confesser. »

« Demande à un prêtre. »

« Je sais des choses. »

« Oui :
 comment quitter ma propriété! »

Il prend mon verre,
 et le vide par terre.

« Allez,
avant que j'appelle la police. »

Il entre dans sa voiture,
et me toise par le rétroviseur.

Je fais une révérence,
me retourne,
et commence à marcher.

C'est seulement après avoir marché
cinq minutes,
que je le vois sortir de sa cour.

Il passe lentement
à côté de moi,
et je peux entendre du Nickelback
jouer dans sa voiture.

Je ne vois vraiment pas
ce qu'Ariane peut lui trouver...

Non mais :
du Nickelback.

Assis au volant,
je regarde en avant,
puis dans mon rétroviseur;
en avant,
puis dans mon rétroviseur...

Continuer mon chemin vers Frelishburg,
St-Armand,
le Vermont?

Ou retourner au village,
et tenter le diable...

Fuir
ou rester?
Courir,
ou marcher dans le couloir de la mort?

Je tourne les roues
pour me rendre à
– ce qui sera peut-être –
mon dernier petit-déjeuner.

Au village,
le festival bat son plein.

Par miracle,
je réussis à me trouver
une place de stationnement
devant le restaurant.

Restaurant chez l'Anglaise,
10h36 AM.

À l'intérieur,
l'odeur du café,
le grichement des œufs sur la plaque,
le murmure des conversations flottant comme du pollen
par-dessus les tables,
le « bon matin » du serveur,
les regards inquisiteurs,
la musique populaire,
les journaux qui se lèchent les jambes;
toutes ces mille et une choses partagées
par les restaurants à déjeuner comme de lointains ancêtres,
et qui finissent par constituer,
pour toute personne en fuite,
ce qui se rapproche le plus
d'une maison.

J'essuie une larme,
et fais signe au serveur
que je vais prendre la table,
dans le fond.

Le serveur m'apporte un napperon
et un café chaud.

Je lui demande :
« Elle n'est toujours pas là,
la propriétaire? »

« Qui ça? »

« L'Anglaise. »

« Connais pas... »

« C'est juste que... »

« Alors,
qu'est-ce que ce sera
aujourd'hui? »

« Votre plus grosse assiette. »

« Parfait. »

Mon assiette est arrivée,
et j'ai mangé.

Oh,

j'ai mangé!

3 œufs,
des toasts,
des morceaux de cantaloup,
des fraises,
des pommes,
des fèves au lard,
des pains dorés,
des saucisses,
du bacon,
du sirop d'éra...

« Qu'est-ce que t'écris là,
une liste d'épicerie? »

Un sourire carnassier
surplombé d'une moustache :
on dirait un tigre dans une fête pour enfants.

C'est Daniel Truffles.

« Hum,
un poème,
je pense.
Je sais plus... »

« Oh,
un poème! »

La main sur le cœur,
il se met à réciter,
avec la bouche frétilante
comme une rondelle d'aubergine :

« Il arrive souvent que sa voix affaiblie
Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts. »
C'est du Baudelaire. »

« Oui, je sais. »

Il s'assoit en face de moi.

« Nous n'avons pas eu le temps
de terminer notre discussion,
hier. »

Il tourne les épaules
et jette son regard d'écailles de pistache
derrière lui.

« Serveur?
Café,
S.V.P. »

Il croise ses doigts
autour de sa tasse :

« Là où je voulais en venir,
avec toute cette histoire
de collectivité... »

Je l'interromps :
« Excuse-moi,
Daniel... »

« Je t'en prie,
appelle-moi Truffles.
Tout le monde m'appelle Truffles. »

« D'accord.
Excuse-moi Truffles,
mais je ne me sens pas très bien...
Et je ne crois pas
qu'une discussion métaphysico-sociologique
sur le Bien et le Mal
est ce dont j'ai besoin en ce moment,
alors... »

Il s'adosse à sa chaise et,
pendant un instant,
il a la moue d'un enfant
qui vient de se faire réprimander
pour avoir ouvert un nouveau pot de confiture
avant d'avoir fini l'ancien.

« Qu'est-ce qui se passe?
Ça ne va pas? »

« On m'a menacé,
ce matin.
On m'a menacé de mort. »

« Comment? »

« On a glissé un mot
sous mes essuie-glaces. »

« Oh...
Et ce mot,
tu l'as avec toi? »

Je sors le morceau de papier de mon veston
et le glisse face contre table,
vers Truffles.

Il met sa main dessus.

Le serveur vient nous verser du café,
et fait semblant de ne pas voir
le papier sur la table.

Une fois le serveur parti,
Truffles retourne la feuille.

La lit rapidement,
et me la redonne,
face contre table.

Il se penche ensuite,
et attend trois-
quatre secondes,
jusqu'à ce que je me penche
à mon tour.

Nos visages sont maintenant tout près.

Je l'entends respirer par le nez
et devine,
par le son de l'air traversant ses narines
(une brise d'automne frôlant des feuilles mortes),
qu'il est fumeur.

Il me dit,
en chuchotant :

« Est-ce que tu veux une arme? »

Ses yeux sont grand ouverts
comme deux portes de garage
sur une collection d'horreurs.

« Je pourrais t'en avoir une
pour pas trop chère. »

« Je comprends pas...
T'es pas supposé
m'offrir un service de protection,
ou quelque chose comme ça? »

« Oui, oui, mais...
On est tous un peu débordés
avec les vacances et le festival...
Ça serait plus facile,
et plus efficace,
si tu te procurais une arme... »

Je fais semblant de réfléchir,
un instant.

« D'accord.
Comment est-ce qu'on procède? »

« Dans 2 heures,
la boîte aux lettres
de la vieille église anglicane.
L'arme sera là;
t'as qu'à laisser 300 dollars à l'intérieur. »

« Bien. »

Et puis j'ajoute,
comme par curiosité :

« Quelle est ta garantie?
 Je veux dire :
 comment est-ce que tu sais
 que l'argent sera là?
 Je pourrais juste partir avec l'arme. »

Il se cale à nouveau dans sa chaise
 et croise les mains derrière sa tête,
 visiblement en proie à une nouvelle épiphanie
 philosophique.

« Je ne sais peut-être pas
 ce qu'est le Bien et le Mal,
 monsieur,
 mais je sais au moins une chose :
 un lièvre traqué
 se sauvera,
 se défendra,
 mordra peut-être même son assaillant,
 mais jamais,
 au grand jamais
 il ne s'en prendra
 au soleil qui le découvre
 et cause sa perte...
 Toi,
 mon cher,
 tu es un lièvre traqué.
 Et moi,
 noble officier de police,
 suis un rayon de soleil. »

Sa tirade semble l'avoir satisfait
 parce qu'il a ensuite vidé sa tasse de café
 encore chaude,

mis sa casquette,
et s'est levé.

« Bon...
D'accord.
Et qu'est-ce que je fais maintenant? »

« Maintenant,
tu vas attendre que je quitte,
payer ton repas,
te rendre à la vieille église anglicane
dans deux heures,
avec l'argent,
et prier tous les Dieux de la Création
pour qu'il ne t'arrive rien. »

Je hoche la tête.

Il se rend jusqu'au comptoir,
paye avec un 10 dollars,
et regarde ailleurs pendant que le serveur
met l'argent dans son pourboire.

Il se dirige ensuite vers la sortie
et sort en inclinant sa casquette,
dans la direction du serveur.

Par la fenêtre,
je le vois arrêter une jeune famille,
élever les mains vers le ciel,
prendre le bébé dans le carrosse,
et puis lui tamponner le visage
avec ses moustaches.

Comme une boîte à lunch en aluminium
sur une chaîne de montage
de boîtes à lunch en aluminium,
j'avance sur la Principale.

Pour me sauver du trafic,
je tourne sur la première rue.

L'enseigne de du Collège
se tient un peu penchée,
avec des ballons rôdant autour d'elle
comme des mouches.

Le long de la rue,
les branches d'arbres
flattent gentiment l'asphalte
avec leurs ombres.

Je me stationne.
Regarde ma montre.
Écris un peu.
Fume.
Pense à la fois où je suis tombé
en amour avec ma voisine,
et ai tiré dans ses plantes avec un feu de détresse.
Regarde ma montre.
Écris.

Quelqu'un cogne
à ma vitre.

Je baisse ma fenêtre.

« Venez. »

C'est l'homme
que j'ai vu sur le balcon en robe de chambre,
avec Ariane.

Mais maintenant,
il porte un t-shirt
de hockey des *Flames* de Calgary,
et des shorts bleues.

« Venez. »

Il me fait signe
de le suivre
avec son index.

« Allez,
venez. »

Je sors de la voiture.

Il commence à marcher
en direction du vieux manoir
délabré.

« Venez. »

Je le suis prudemment.

Il est à 10 pieds de moi.

Il entre dans le manoir
et laisse la porte ouverte.

Je lance ma cigarette,
de laquelle jaillit
un minuscule monarque gris.

Je monte les marches
et pénètre dans le portique.

Un escalier,
à ma gauche,
monte tellement haut
que la lumière ne se rend pas
jusqu'au bout.

Devant moi,
il y a un long couloir,

et à ma droite,
des cadres de porte sans porte.

J'entre dans le premier.

Une immense salle
couverte de tapis
et de coussins.

Une dizaine de personnes
sont assises, les yeux fermés,
en silence.

Au fond,
il y a un tableau,
avec une photo
sous laquelle est écrit :
« Barry »,
avec des fleurs de plastique
collées autour.

« Pssst.
Pssst. »

L'homme aux shorts bleues
me fait signe de m'asseoir
devant lui sur un coussin.

Il est assis sur un promontoire
les jambes croisées,
blanches, poilues.

Je m'assois devant lui.

« Je sais ce que tu cherches...
Je sais
que ce que tu cherches
n'existe plus.
Parce que
comme tout le monde ici,
tu n'es rien. »

Je cligne des yeux.

« Et tous tes malheurs
tiennent du fait
que tu ne l'as pas encore accepté...
C'est pourquoi
tu dois embrasser les lois
de l'« Anitya ». »

À l'instant où
il prononce son dernier mot,
la salle se met à résonner
à l'unisson :

« Anitya,
Anitya,
Anitya. »

Je jette un regard sur la photo de Barry.

« Est-ce que Barry
avait accepté les lois
de l'Anitya? »

Son visage reste impavide :

« Une chose est de l'accepter
et une autre de l'appliquer.
Barry était une personne formidable
et aimante,
mais pas exactement un modèle d'ascèse. »

Je me gratte la tête.

Il sort une boîte d'allumettes
de sa poche,
l'agite avant d'en tirer une,
la craquer,
et allumer un bâton d'encens.

« Tout change.
Les individus,
la météo,
les mots,
le passé.
Les lois immuables de la nature
que la science a la prétention de découvrir
ne sont rien de plus
que les règles d'une partie de cartes.
Elles fonctionnent
tant que la partie dure;
mais lorsque la partie se termine,
une autre commence,
avec de nouvelles règles,
de nouvelles causes
et de nouveaux effets.
Il ne peut y avoir d'interprétation définitive
du monde,
pour la simple raison
que les choses ne sont pas :
elles étaient,
et ne sont déjà plus,

tout ça au sein d'un présent éternel.
 Ça paraît facile à comprendre,
 comme ça,
 mais ça ne l'est pas.
 Il faut faire confiance au temps,
 car lui seul mène à la compréhension.
 Dans un labyrinthe,
 on a l'impression
 que ce sont les haies de cèdre
 qui nous bloquent la vue
 et nous empêchent de trouver notre chemin.
 Alors qu'en vérité,
 c'est en les suivant
 qu'on sort du labyrinthe. »

« Pourquoi est-ce que tu me dis
tout ça? »

« Parce que ta vie
en dépend. »

« Qu'est-ce que tu veux dire? »

« Tu sais ce que je veux dire. »

« Qu'est-ce qu'Ariane
est venue vous porter,
hier? »

« Du vin. »

« Pourquoi? »

« Pourquoi?
 Est-ce qu'il faut une raison
 pour apporter du vin
 à un ami? »

Non,
 en effet...

Assis chacun sur nos coussins,
on se cloisonne dans notre mutisme,
comme deux vaisseaux spatiaux
qui ont perdu le contact radio.

Je me lève,
dans une dérobade d'encens
et d'incompréhension.

Quitte le manoir
et cours jusqu'à la voiture.

Au guichet
de la Caisse populaire,
je me surprends à toujours ne pas comprendre.

Dans la voiture,
fixant le collant : « J'aime ma région »
posé sur la vitre d'une camionnette,
je me surprends à toujours ne pas comprendre.

À la crèmerie,
une crème glacée agonisant sur mes doigts,
je me surprends à toujours ne pas comprendre.

J'ai bien beau l'écrire,
le relire,
assis dans le parking de l'église
avec un magnum pourrissant dans un sac brun,
je ne cesse de me surprendre
à ne pas comprendre.

Je prends mon sac brun sous le bras,
et marche jusqu'au dépanneur Ben.

Porte,
cloche,
allées,
frigidaires,
Anne/Joanne,
argent,
caisse,
merci,
bonne soirée,
toi aussi.

Je sors du dépanneur
avec un paquet de six cannettes de coke,
et une boîte de balles pour Magnum
.357.

J'emprunte un chemin
emprunté mille fois,
me menant à une entrée en terre,
se perdant sous les branches.

Je marche en regardant fixement le sol,

jusqu'à un endroit sûr
et suffisamment reculé.

Je charge le magnum
et pose les canettes.

Chacune des 6 canettes
est bien alignée
sur le restant d'un
tronc d'arbre.

Mordant l'air d'un coup, la bouche d'une canette de coke
ouverte par le plomb du Magnum,
improvise une pose hilare, par terre.

Quoi que je fasse, je ne peux m'empêcher d'éprouver
une certaine satisfaction à regarder la canette rire;
inerte dans la flaque de son propre coke.

Le soleil dégouline
à travers les branches des épinettes et
illumine la pièce de boulevard à laquelle se livrent les
fourmis,
affairées à rapatrier millilitre par millilitre le nectar de cet
iceberg métallique,
tombé du ciel comme la plus merveilleuse des offrandes d'Été.

Je tire à nouveau
et rate ma cible, arrachant du sol une moumoute de terre.

Soudainement,
une sorte de vertige métaphysique et

imbécile
s'empare de moi.

Des dalmatiens bondissent de partout
et m'encerclent, en jappant des
sornettes à propos de meurtre, de vin et d'acrostiche,
obéissant à aucune de mes injonctions ou coup de pied,
léchant mon visage et me tourmentant jusqu'à ce que je m'écroule,
évanoui sur le sol comme une pelure de banane.

Rien.

Un Grand Rien.

Du gazon,
de la terre,
des roches.

Une bouteille de bière
avec la peau de décollée
sur le dos.

Maintenant je sais
pourquoi je n'étais pas revenu ici
avant.

Il y a des choses
qui pèsent davantage
quand elles ne sont pas là
que quand elles sont là :
comme la joie,
l'amour,
ses parents.

Là,
il y avait ma chambre,
là le salon,
et là la chambre de mes parents;
et là et là et là,
il y a un feu qui s'est assis
et s'est fait un festin

avec ma maison,
 avant de s'étouffer tout nu
 dans son vomi de cendres.

Maintenant,
 le terrain appartient
 à je sais pas qui.

Il y a longtemps
 de tout ça.
 Si longtemps.

Je prends un bâton
 et le lance contre un arbre :
 CRACK!,
 ou TOW!,
 ou BOING!,
 (je ne me souviens plus du son
 que fait un bâton lancé
 contre un arbre).

Révélation du moment :
 ce que tu croyais être le centre
 de quelque chose
 n'est en fait que la circonférence
 d'un autre cercle,
 et le centre de celui-là celle d'un autre,
 et le centre de celui-là celle d'un autre,
 et oh pleurote!

Je me lève et marche
 en ligne droite
 (seul remède valable contre le blues euclidien),
 pour suivre le sentier qui débouche
 sur la Rue Principale.

Je tourne à droite
 et me rends jusqu'à mon auto,

stationnée dans le parking
de l'église anglicane.

Il y a quelqu'un qui sanglote
dans le parking.

Il a les cheveux blancs,
une chemise carottée bleue,
et des jeans bleus.

Il m'aperçoit,
et regarde de l'autre côté,
comme pour cacher ses larmes.

Je marche jusqu'à lui,
mon sac brun sous un bras
et ma boîte de balles sous l'autre :
« Est-ce que ça va? »

Son torse est secoué par les sanglots,
et son nez est une souffleuse épuisée
sous la neige.

« La bibliothécaire...
Louise...
Elle s'est suicidée... »

Sur le coup,
j'ai la même réaction que si je venais de voir
un crocodile conduire une mobylette :
« Oh ».

Après quelques secondes,
je reprends contenance,
et me dis qu'il faudrait que je dise
quelque chose :
« Vous la connaissiez bien? »

« C'était une amie...
Une très bonne amie... »

Il s'essuie le nez
dans le coude de sa manche,
et puis s'abîme dans la contemplation
de ses propres souliers.

Je sens qu'il voudrait que je m'en aille,
qu'il n'a pas trop envie d'en parler,
et que somme toute,
il est encore trop tôt
pour revirer les pancakes de sa tristesse.

Alors je réponds :
« Bon.
Je dois y aller. »

Et m'en vais.

Je descends la Rue Principale.

J'évite les regards,
les passants,
les propositions d'ivresse.

Je marche de plus en plus rapidement
en direction de la bibliothèque.

Des banderoles jaunes.
Des gyrophares criant
et tournant sur eux-mêmes
comme des têtes de hiboux.

Dans le stationnement,
je tombe sur Daniel Truffles,
un stylo en bouche
et les mains dans les poches.

Je lui demande,
le souffle court :
« Qu'est-ce qui est arrivé? »

D'un coup labial,
il fait pirouetter son stylo
jusque dans sa poche de chemise.

« Suicide.
La bibliothécaire. »

« Comment est-ce que vous savez
que c'est un suicide?
Est-ce qu'il y a une note? »

« Non.
Pas de note.
Mais les portes étaient verrouillées de l'intérieur,
et c'était la seule à avoir les clés... »

« Qui a découvert le corps? »

« Un touriste. »

Il lisse sa moustache.

« Le pauvre
va lire des pamphlets
de clinique
pour un bout de temps. »

« Comment est-elle morte? »

« Empoisonnement.
Il y avait beaucoup de cachets,
un verre de vin.
Classique,
mais chic. »

« Les capucines sous la fenêtre,
elles semblent avoir été piétinées. »

Il se met sur la pointe des pieds.

« Eh bien,
voyez-vous ça... »

Il sort un paquet de gommes de sa poche.

« Gomme? »

Je refuse poliment.

« Hé...
Juste pour être clair :
je ne t'ai rien dit
sur ce qui s'est passé,
hein? »

Je réponds :
« Tu ne m'as rien dit
sur ce qui s'est passé. »

Il hoche la tête,
remet son stylo dans sa bouche,
ses mains dans ses poches,
et fixe à nouveau la bibliothèque
d'un air méditatif.

Je retourne sur mes pas,
avec l'envie irrépressible
de boire un verre.

Je m'arrête au premier chapiteau.

Bois un verre
avant qu'on ait fini de m'expliquer

ce que je bois;
et en bois un autre
pendant qu'on m'explique le coût de la bouteille.

Je l'achète et sors.
M'assois sur le trottoir,
écris, fume, bois,
et m'amuse à changer l'ordre des actions.

Je relève la tête de mon calepin,
et vois Ariane sortir
du chapiteau d'en face;
ses cheveux châtons dans le vent;
une mèche de cheveux se fauflant dans sa bouche.

Elle me voit rapidement,
mais fait semblant de ne pas me voir.

Elle se retourne;
son sourire tombe à terre,
et Jacob sort du chapiteau,
pour le ramasser
et souffler dessus.

Une bonne part de vieillir
est de reconnaître qu'on ne vivra plus jamais
de nouvelles expériences,
mais seulement de nouvelles variations
sur d'anciens thèmes :
plaisirs,
amours,
souffrances,
peurs.

Une bonne part
de ce qu'on appelle la « sagesse »
est de reconnaître qu'il y a de la beauté
dans la façon dont ces variations dansent entre elles,
se valorisent mutuellement,
se complètent,
s'harmonisent.

Mais une bonne part
de ce qu'on appelle « devenir un adulte »,
consiste à agir et choisir,
en fonction de ses expériences passées
et en vue des variations futures,
les bonnes variations :
ses partenaires de danse idéals
pour le Grand Bal Final.

C'est pourquoi
j'ai décidé qu'aujourd'hui

allait être le premier jour
de ma vie d'adulte.

Je finis de boire
ma bouteille de vin;
finis de fumer ma cigarette;
et me rends à nouveau au dépanneur
pour m'acheter une Kit Kat.

Je dis en rentrant :
« Bonjour Joanne. »

La caissière me dit :

« Anne. »

Je réponds :
« J'abandonne. »

Je paye avec un 5\$,
et reçois 4,25 en change.

Je sors du dépanneur
et vois un chat chasser un papillon
dans des chrysanthèmes,
près des pompes à essence.

Si beau,
si bucolique,
si innocent de l'ouragan qu'il excite
sous les ailes du papillon.

Je traverse la rue,
et me glisse dans la cabine
téléphonique.

Je prends le bottin de téléphone
(s'il me fallait anthropomorphiser le bottin de téléphone :
probablement que je le décrirais en gros bonhomme,
complet bon marché,

mangeant des tartes au beurre et
 parlant avec un poil sur la langue),
 et cherche rapidement
 le nom des Jourdenais.

Ma poignée de change
 au creux de la main,
 j'insère une pièce entre les dents
 de l'appareil.

La pièce tombe au fond de son ventre,
 et le combiné se met à roter
 une fois,
 deux fois,
 trois...

« Allô? »

« Bonjour!
 On s'est parlé hier,
 au festival.
 Je sais ce qui est arrivé
 à Barry... »

« Qui? »

« Barry.
 De Montigny.
 Venez à la plage
 du lac Selby,
 à 11h;
 je vous expliquerai tout. »

Et je raccroche.

J'ouvre à nouveau le bottin,
 et trouve le nom de Daniel Truffles.

J'insère une pièce,
compose le numéro,
et tombe sur le répondeur.

Je laisse un message,
l'invitant à venir au Lac,
à 11h.

J'appelle ensuite Ariane :
même histoire.

Je me roule une cigarette
sur le dos du gros bonhomme mangeant des tartes au beurre;
le tout
dans une position yogique.

Je sors enfin,
et marche en direction de l'église,
en tirant sur ma cigarette
comme si c'était l'unique entrée d'air
à des kilomètres à la ronde.

Je cours vers ma voiture,
en souriant un peu malgré moi,
pensant à toute l'évolution que j'ai parcourue
depuis le début de ce poème.

Dans la voiture,
je déballe ma Kit Kat,
et la mange,
bâton par bâton,
en regardant les premières gouttes de pluie
tomber sur le pare-brise.

On ne le dit pas assez mais
il existe un art de la pluie.

Chaque averse est une œuvre,
avec son style,
son courant artistique,
son expression particulière.

Il y a des pluies classiques
droites et parfaites et tellement parallèles dans leur solitude
que tu peux te promener entre les lignes
avec une feuille de papier
sans jamais l'arroser.

Il y a des pluies baroques
qui échouent sur les choses
comme une légion d'hippopotames,
glissant et graffignant les toits de taule
pour tomber à plat ventre sur l'asphalte,
ou encore, recroquevillés,
les genoux près du visage,
dans le café en styromousse des honnêtes gens.

Il y a des pluies réalistes
qui sont les tonalités justes de la tristesse des choses
après un enterrement,
une rupture,
un taxi de retour chez soi,
la tête contre la vitre,

à regarder une soirée qu'on a fait trop belle
dégouliner et s'essuyer
d'un lampadaire à l'autre.

Une pluie romantique
qu'on partage comme un melon d'eau
avec un nouvel amour
ou de vieux amis.

Une pluie qui est toute en suggestions,
qui pleut sans vraiment pleuvoir,
et se donne à sentir et à entendre
sans jamais se mouiller.

Une pluie qui se pleut
elle-même par en-dedans;
une pluie qui s'épanche à la première personne
comme une entrée de journal intime
au milieu d'une semaine grise.

Une pluie heureuse
qu'on garde dans sa bibliothèque
et relit de temps en temps,
sous une lampe de chevet,
en gloussant.

Je pourrais continuer
comme ça longtemps
à décrire la pluie
(il y en a de toutes sortes);
mais si j'écris ceci maintenant
c'est que ce soir,
la pluie a un quelque chose de définitif,
un quelque chose de fin du monde :
comme le point d'orgue d'une histoire de l'art
vieille de milliards d'années.

Tap

tap

tap

tap

C'est ici,
précisément ici,
devant le lac,
où ma voiture est stationnée,
que tout s'est passé,
il y a de cela des années.

Je le comprends maintenant.

Il ne pleuvait pas cette journée-là,
non,
il y avait un énorme soleil dégoulinant
comme une boîte de crayons de cire
laissée sur un rond de poêle.

Le vent se promenait tranquillement,
le dos voûté,
et enlevait des grains de sable mal placés
du bout des doigts.

Couchés sur la grève,
nous étions deux démiurges de 800 ans,
transformant les nuages
en lasagnes, Beatles et Tsars de Russie.

Je sentais son genou contre le mien,
son haleine de jus *Fruité* à la pêche,
ses cheveux.

Ses mains décapitaient
 (avec un plaisir sadique sans cesse renouvelé)
 les trèfles qui poussaient sur la rive.

On venait tout juste de s'embrasser
 et attendions,
 avec ce décorum des nouveaux amoureux,
 le bon moment pour s'embrasser à nouveau.

On se taisait.

Pas parce qu'on n'avait rien à dire,
 mais parce que tout semblait le dire à notre place;
 les fourmis montaient sur nos jambes et criaient :
 « Je peux lever 100 fois mon poids! »;
 des truites sautillaient en hurlant :
 « Mes salutations, monde terrestre! »;
 les roches récitaient patiemment leur âge :
 « Nous avons 1 milliard 382 230 721 ans,
 et c'est notre fête bientôt... »;
 les remous du lac s'essoufflaient à nos pieds en soupirant :
 « Je vous en prie : tuez la lune... »;
 alors que nos corps restaient là,
 à rire en silence,
 avec aucune intention,
 dans les prochains jours ou mois,
 de tuer la lune.

Finalement,
 le bon moment est venu,
 et puis est passé,
 pour ne plus jamais revenir...

Il est 22h47,
 et nous sommes
 30 ans plus tard.

Je fume une autre cigarette
en attendant qu'ils arrivent.

J'ai hâte que toute cette histoire se termine,
et en même temps,
j'ai peur.

Je sors l'arme du sac de papier brun.
Elle est froide dans ma main
comme si je venais de la sortir du congélateur.

Elle est armée :
Truffles a pensé à tout.

J'ouvre la fenêtre et renifle.
Ça sent le petrichor à plein nez.

Si jamais il devait m'arriver quelque chose
avant la fin,
que celui ou celle qui tombera
sur ce cahier le relise :
les réponses s'y trouvent déjà,
disséminées un peu partout.

Je lance ma cigarette par la fenêtre.

J'aperçois les phares d'une voiture s'approcher
jusqu'à illuminer l'intérieur de la mienne,
et puis s'éteindre.

Deux petits citrons dans des bols en chrome
éclairent le devant d'une voiture rouge.

Je cache mon arme sous ma ceinture,
et prends une grande inspiration.

Je pense à toutes ces étoiles qui explosent
sans faire de bruit,
et me dis que

si notre monde devait lui aussi exploser,
il ne ferait pas plus de bruit
que du sucre fondant dans un café.

Cette pensée me réconforte,
alors que j'ouvre la portière
et me précipite dans la nuit.

LE RIRE DE L'AUTEUR

Le portillon de la clôture de mon jardin est resté ouvert. De la fenêtre de ma cuisine, en robe de chambre, les pieds parqués dans l'humidité confortable de mes pantoufles, une tasse de café s'époumonant dans une main et, dans l'autre, un papier d'emballage de bonbon à la menthe, je regarde le vent lancer des poignées de feuilles par l'entrebâillement. Peut-être l'ai-je laissé ouvert lorsque je suis allé faire du vélo, hier? Peut-être l'un de mes colocataires a-t-il oublié de le refermer derrière lui? Peut-être quelqu'un est-il entré pour admirer la faune et la flore de ce microcosme en déchéance qu'est mon jardin, pour ensuite repartir satisfait quoiqu'un peu étourdi? Peut-être est-ce le vent lui-même; peut-être un voisin, peut-être une créature fantastique assoiffée d'herbes hautes et de mégots au menthol; peut-être est-ce le fantôme d'un laitier, la mort qui s'est trompée d'adresse, un raton laveur prodige, une fée, ou encore l'un de ces voleurs folkloriques se promenant au clair de lune, pourvu d'un bandeau noir troué et d'une poche de coton de mauvaise qualité? Ah – tant de choses suggérées par une seule porte de jardin entrebâillée!

C'est la fin d'octobre, et il fait froid. Je renonce à m'habiller pour aller fermer le portillon et retourne à mes activités. Il n'y a personne à la maison; et, comme à l'accoutumée – lorsque ce rare état de choses se présente –, j'en profite pour prendre d'assaut le salon et établir un siège avec mes effets personnels, de façon à ce que tout intrus entrant dans la pièce puisse comprendre, sans équivoque et d'un regard, la nouvelle et terrible régence qui a été mise en place, ses lois, les activités qui s'y déroulent (puis ce qu'elles exigent), et n'ait d'autre obligation, enfin, que de rebrousser chemin, en marmonnant quelque peu dépité : « Ciel, le salon est déjà tombé...! »

Une drôle de rencontre

Sur la table basse, je poste quelques livres, ma tasse de café, un paquet de cigarettes, une revue d'échecs qui trainait dans ma chambre, un sac entamé de bonbons à la menthe, un Mp3 sans batterie, un calepin de notes et un crayon. D'humeur encore rêveuse, je feuillette mes livres, et décide d'arrêter mon choix sur un roman populaire : *Le meurtre de Roger Ackroyd* d'Agatha Christie. J'en commence aussitôt la lecture et jouis pendant quelques instants de l'un des rares plaisirs décomplexés que je me permette encore : la lecture d'un roman policier, où, plus que dans tout autre genre littéraire peut-être, chaque action a un sens, une raison d'être, sa place dans la concaténation quasi parfaite du mécanisme implacable de l'intrigue policière, jusqu'à ce que... je tombe sur ce passage :

Ainsi, Miss Russell se délectait de romans policiers! [...] Je la vois très bien sortir de l'office pour réprimander une femme de chambre maladroite, puis y retourner en hâte pour se replonger avec délices dans *Le Mystère de la Septième Mort*, ou quelque chose d'approchant¹.

Connaissant un peu l'œuvre de Christie, le titre m'évoque vaguement quelque chose... *Le Mystère de la Septième Mort* n'est pas un titre de roman policier, mais bien plutôt le détournement du titre d'un autre roman d'Agatha Christie : *Le Mystère des sept cadrans* (*Seven Dials Mystery*). Je relis le passage... Pourquoi Agatha Christie a-t-elle décidé d'inclure dans son roman un personnage lisant des romans policiers – lisant non pas n'importe quel roman, mais l'un des siens, qui plus est? Pourquoi avoir volontairement mal cité le titre? À quoi peut bien servir cette référence? Mais surtout : pourquoi ne puis-je m'empêcher d'y voir là, derrière cette référence cachée, *l'auteure riant devant son propre texte, alors même qu'elle est en train de l'écrire*? Est-ce pour

¹ Christie, Agatha, *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, traduit de l'anglais par Françoise Jamoul, Paris, Éditions du Masque, 1990, p. 16.

suppléer à un manque interprétatif que je me l'imagine, le sourire aux lèvres, en train d'écrire une facétie n'ayant d'autres buts que l'« autocomplaisance », le plaisir frivole – un amusement passager au milieu d'un travail devenu pour elle autrement monotone et prévisible? Peut-être...

Zumthor, performance et cul de sac

Mais il me semble y avoir quelque chose d'autre à l'œuvre ici. Peut-être est-ce à ce type de phénomène que faisait référence Paul Zumthor, dans sa théorie de la lecture comme performance, lorsqu'il disait que l'écriture pouvait parfois suggérer – sciemment ou involontairement –, lors de l'acte de lecture, sa propre situation énonciative initiale :

Subsiste la dissymétrie des situations de perception : lors d'une communication écrite, la lecture du texte ne correspond qu'à un seul des deux moments de la performance. Cette dernière, dans la « présence des participants », (ré)actualise l'énonciation; l'écriture ne peut que la suggérer, à partir de marques déictiques, fragiles et souvent ambiguës, sinon artificiellement effacées².

Il convient de rappeler que la lecture, pour Zumthor, est une sorte de « performance », en ce qu'elle engage le corps et les émotions³, et oblige à écouter et imaginer, dans la reconstruction solitaire et souvent muette du texte, la « voix du poète », à jamais enfermée dans le corps endormi de l'écriture, telle une géante que viendraient éveiller les regards inquisiteurs. Ainsi, le lecteur (ré)actualiserait dans la lecture d'un texte écrit le premier moment de la performance, qui se trouverait à être l'écriture dudit texte. Cette (ré)actualisation de la situation énonciative, comme le dit Zumthor, ne peut être

² Zumthor, Paul, *Performance, réception, lecture*, Longueuil, Le Préambule, 1990, p. 78.

³ « Ce que produit la concrétisation d'un texte doué d'une charge poétique, ce sont, indissolublement liées aux effets sémantiques, des transformations du lecteur même, transformations perçues en général comme émotion pure, mais qui manifestent un ébranlement physiologique. » *Ibid*, p. 57.

que suggérée⁴ par des marques scripturales ou des artifices littéraires. Cette théorie prend tout son sens (et sa clarté) lorsqu'on l'applique au théâtre : le texte théâtral acquiert, lors de son actualisation et de sa mise en voix (en d'autres mots, « l'instant éphémère de la représentation où il est reçu, perçu et interprété par le spectateur⁵ »), toute sa signification et sa polysémie. Pour Zumthor, « toute littérature [est] fondamentalement théâtre⁶ », en raison de l'aspect « performatif » de la lecture, qui implique (ou suppose) les deux temps forts du texte littéraire, à savoir l'énonciation et la réception.

Si la théorie de Zumthor m'aide à relativiser le phénomène et, en quelque sorte, à le « banaliser », elle ne m'aide pas cependant à savoir pourquoi, là, et non pas – disons – ailleurs dans le roman, j'ai cru entrapercevoir Agatha Christie riant devant son propre texte; et ce, sans aucune de ces marques déictiques auxquelles fait référence Zumthor... Par ailleurs, je pense que ces visions de « performance » et de littérature comme « théâtre » semblent davantage parler, lorsqu'il est question d'énonciation, du « narrateur » que de l'« auteur » : lorsque nous lisons un texte, ce que nous reproduisons, performons et imaginons, c'est la voix du narrateur ou d'un personnage – ses intonations, son rythme, son souffle et ses syncopes – et non celle de l'auteur proprement dit, qui est à jamais forclosée du livre, tout en y étant à chaque page, telle une brise infatigable agitant les rideaux d'un théâtre. Non, pour m'expliquer cet événement de lecture, il faudrait sûrement en chercher la cause ailleurs...

⁴ Pour une « véritable » (ré)actualisation (quoique cela soit encore sujet à débat) de la situation énonciative, le film ou la vidéo font de bien meilleurs médiums que l'écriture.

⁵ Burgoyne, Linda, « Performance, réception, lecture ». *Jeu*, (65), 1992, p. 227.

⁶ Zumthor, Paul, *op. cit.*, p. 78.

L'ironie en quatre étapes faciles

Je me couche de tout mon long sur le divan et regarde les filaments de mes rétines patiner sur le plafond. Peut-être cela a-t-il quelque chose à voir avec le ton de la phrase – qui, en l'occurrence, est assez ironique. La théorie de l'interprétation d'une assertion ironique de Wayne C. Booth semble aller en ce sens... Puisque, selon Booth, pour bien comprendre l'ironie, l'interprétant doit se figurer – ou supposer – les allégeances et croyances de l'ironiste afin de bien saisir le sens de ce qui est ironisé; ce qui revient à modifier – ne serait-ce que pour un instant – la focalisation, pour la faire ricocher de l'énoncé à l'énonciation, ou de l'énoncé à l'énonciateur/énonciatrice. Ce phénomène, selon Booth, se produit en quatre étapes :

1. Le lecteur est invité à rejeter le sens littéral. 2. Il envisage des interprétations ou des explications alternatives. 3. Il prend pour cela une décision au sujet des connaissances ou des croyances de l'auteur. 4. Il aboutit à une nouvelle signification en harmonie avec les croyances inexprimées que le lecteur a décidé d'attribuer à l'auteur⁷.

D'abord, donc – pour revenir à l'exemple du *Meurtre de Roger Ackroyd* – j'ai rejeté le sens littéral de la phrase (particulièrement le mot « délices », et le titre « *Le Mystère de la Septième Mort* ») pour envisager des interprétations ou explications alternatives (ce que j'ai fait, par ailleurs, avec une petite recherche sur internet); j'en ai ensuite induit qu'il s'agissait d'un détournement du titre d'un précédent roman d'Agatha Christie (*Le Mystère des sept cadrans*), pour enfin aboutir à une nouvelle signification en harmonie avec les croyances inexprimées (et supposées par moi) de l'auteure : le narrateur de son roman *Le Meurtre de Roger Ackroyd* décrit innocemment un personnage (Miss Russell qui, dans ce passage, représente, par une sorte de mise en abyme, le/la lecteur/lectrice) se délectant d'un roman policier écrit par l'auteure, tout en étant inconsciente de se trouver elle-même à l'intérieur d'un roman policier écrit

⁷ Cité par Pierre Schoentjes, dans Schoentjes, Pierre, *Poétique de l'ironie*, Paris, Édition du Seuil, 2001, p. 140.

par l'auteure : l'ironie de ce passage et l'interprétation que j'en ai faite sont intrinsèquement liées à la vision que j'ai eue, à la lecture, de l'auteure riant devant le dynamitage discret de tant de frontières et conventions.

J'étire un bras et bois une gorgée de café en restant couché : j'avale davantage d'air que de liquide, et m'étouffe un peu... La cause de cette vision de l'auteure riant devant son propre texte ne m'intéresse pas autant que ses effets cependant; puisque les causes semblent si nombreuses et variables (elles peuvent aller, selon nos prédispositions et idiosyncrasies, du dessin naïf d'un anus de vache dans *Breakfast of the Champions* à une liste rabelaisienne de ce qu'a ingurgité Gargantua, en passant par la fin du *Procès* de Kafka à une discussion de table de plusieurs centaines de pages dans *À la recherche du temps perdu*), et finissent toujours par dépendre, en définitive, de l'interprétation qu'en fera le lecteur ou la lectrice. Ce rire de l'auteur – c'est-à-dire ce moment où l'auteur(e) semble sourdre du texte pour rire de ce qui est dit – paraît appartenir davantage à ce qu'on pourrait appeler une figure d'*esprit* – comme toute ironie proprement dite, d'ailleurs – qu'à une figure de *lettres*, à l'instar de l'oxymore ou l'anacoluthie. On ne saurait, par exemple, cataloguer toutes les figures qui peuvent susciter ce « rire de l'auteur », ni le décomposer pour voir quel procédé, invariablement, le déclenche : il peut être perçu par telle personne à tel endroit du texte, et puis pas du tout par telle autre personne au même endroit : le rire de l'auteur est donc – paradoxalement – une affaire personnelle, qui ne se soucie guère des faits et qui n'existe, en définitive, que dans la tête du lecteur ou de la lectrice. Ce qui m'intéresse – et ce qui est bien plus révélateur –, c'est que l'on fasse expérience de cet « événement » de lecture; et puis, enfin, ce que cet événement dit lorsqu'il se produit.

Lecture, interprétation et autre porte mal fermée

Satisfait de cette conclusion, je prends un bonbon à la menthe. Mais que dit ce rire de l'auteur, au juste? Quels effets provoque-t-il sur la lecture et celui ou celle qui le perçoit? Pour l'instant, il m'apparaît être une sorte de brèche ludique, un moment de mise à distance non seulement entre le texte et le lecteur/la lectrice, mais aussi entre le texte et son auteur(e). En effet, tout se passe comme si⁸ le rire de l'auteur, au détour de tel ou tel passage, nous disait : « Voyez, comme ce n'est pas sérieux! » L'ironie employée semble s'émanciper à travers la vision du rire de l'auteur pour contaminer l'ensemble du texte, de telle manière que ce qui semble risible n'est pas tant le sujet abordé (Miss Russell lisant un roman policier, par exemple) que le texte lui-même. Si, à en croire Mircea Marghescou, dans son livre *Le concept de littérature*, la lecture est un mouvement d'incertitude, faite de constructions et puis de déconstructions, tendant de tout son être vers une clôture et une stabilité sémantique qui ne peuvent être atteintes qu'à la toute fin du texte, que faire de ce rire de l'auteur, cette sorte d'*hors-texte* négationniste, de ce cabotinage éhonté et guilleret du texte par l'auteur?

Je me lève et vais chercher dans le fatras de ma bibliothèque l'ouvrage de Marghescou. Je le trouve aussitôt au-dessus d'une pile de livres, bien en évidence. Je le feuillette un temps, pour trouver une citation surlignée avec un crayon *Crayola* de couleur « *Majestueuses montagnes pourpres* ». Ce qui est étrange; puisque je n'utilise – dans mon système privé d'annotations colorées – la couleur « *Majestueuses montagnes pourpres* » que pour les textes de poésie; alors que j'ai plutôt tendance à utiliser « *Acajou* » pour les essais⁹. Bref, voici la citation surlignée :

⁸ Je ne peux m'empêcher de frétiller de plaisir à l'écriture de cette locution figée – véritable parangon de l'éloquence essayistique –, comme si son simple emploi avait pour effet de conférer à ma pensée le poids et la stature des grand-es essayistes l'ayant utilisée avant moi...

⁹ « *Saumon* » pour les romans, « *Vert olive* » pour les dictionnaires et encyclopédies, « *Sienne brûlé* » pour les manuels d'échecs, « *Lavande* » pour le théâtre, etc.

Un jeu de constructions projectives perpétuellement reconstruites, de réécritures des informations antérieures par les nouvelles informations comme par les projets perpétuellement refaits, d'incertitudes perpétuellement fluctuantes et, en même temps, le suspens, l'énigme, le désir, les soupçons, continuent tout au long du texte, jusqu'au moment où, à la dernière page, la dernière information est donnée. C'est alors, seulement, que tout ce qui a été doute devient certitude, et tout ce qui a été mouvement devient forme¹⁰.

Ainsi conçue, la lecture serait un mouvement processif et régressif, un « set carré » improvisé sur une musique inconnue; un casse-tête fait sans le dessus de la boîte¹¹ et parachevé dans une succession d'essais et d'erreurs, de tâtonnements guidés seulement par le souvenir des casse-têtes que nous avons faits auparavant. Mais comment peut-on jamais parvenir à un casse-tête terminé, à une interprétation totalisante et définitive d'une œuvre, si, en cours de route, l'auteur de l'œuvre nous est apparu comme joueur, riant devant le texte écrit comme devant quelque chose à ne pas prendre, précisément, *à la lettre*? Suggérant par là – et pour toujours – un tout autre sens au texte, un sens plus occulte, plus personnel, extratextuel – et inaccessible. Le rire de l'auteur est un pied dans la porte de toute clôture sémantique du texte, un papillon échappé d'un livre entomologique, apportant avec lui non seulement son parfum, ses couleurs et ses secrets, mais aussi, par la béance énigmatique qu'il laisse derrière lui, la cohésion du livre.

L'ironie, encore?

Le rire de l'auteur, en ce sens, me fait beaucoup penser à la définition d'Ernst Behler de l'ironie moderne :

¹⁰ Marghescou, Mircea, *Le concept de littérature*, Paris, Mouton, 1974, p. 41

¹¹ À condition qu'on ait résisté à l'envie de lire la quatrième de couverture, les critiques des journaux, la page *Good reads*, *Wikipedia* et tutti quanti.

L'ironie moderne ou romantique, elle, s'affirme plus dans le rapport littéraire entre l'auteur et le lecteur, processus au cours duquel l'auteur prend le rôle du dissimulateur, emploie des tournures ironiques et se complaît en outre dans une pose ludique, subjective, apparemment gratuite, flottante et sceptique [...]. Elle apparaît comme une attitude intellectuelle moderne, dont on peut sans doute retrouver la trace jusque dans le Moyen-Âge, dans ses manifestations littéraires, sous la forme d'un mouvement où l'auteur se place à l'extérieur de son œuvre, mais qui n'a été désignée par le terme d'ironie qu'à l'époque romantique¹²...

Je pose le livre de Behler que j'ai trouvé près du téléphone... Le rire de l'auteur ne serait donc pas un phénomène nouveau du tout, mais quelque chose qui aurait à voir avec une attitude intellectuelle adoptée depuis le Moyen-Âge, et prônée plus particulièrement par les romantiques...

Ici, l'ironie n'est plus un trope, une figure oratoire parmi d'autres, pas même le trope des tropes, mais la caractéristique la plus intime de la littérature elle-même : une rupture, une interruption, un déchirement du langage, qui empêche totalement l'écrivain de maîtriser son texte et de dire une chose sans ambiguïté, mais qui permet tout aussi peu au lecteur de faire des protocoles de lecture sans équivoque¹³.

On revient à ce que je disais à propos de la définition de la lecture de Marghescou, et de l'impossibilité – pour le lecteur ou la lectrice qui perçoit le rire de l'auteur – de porter un jugement totalisant et péremptoire sur le texte... Enthousiasmé par la confirmation de mon intuition que semble apporter le livre de Behler, je commence à faire les cent pas, crayon et calepin en main.

J'écris en marchant, pareil à une sorte d'automate mal remonté, dont le ressort se détendrait seulement par saccades : écrivant sur place, marchant, piétinant, écrivant à nouveau sur place, en marchant rapidement, écrivant, bondissant, écrivant... Je m'arrête un instant et bois ma dernière gorgée de café. Je me rends ensuite à la cuisine pour me verser une autre tasse avec ce qui reste dans le « Bodum » (une cafetière à

¹² Behler, Ernst, *Ironie et modernité*, Paris, PUF, 1996, p. 2.

¹³ *Ibid*, p. 356.

piston copenhagoise). Mais le « Bodum » est vide. Pourtant, j'étais persuadé d'en avoir laissé juste assez pour une deuxième tasse... Bizarre. Je reste planté devant le comptoir à contempler la cafetière vide et ce qui semble être mes premiers symptômes de gérontisme. J'hésite maintenant à mettre de l'eau à bouillir et me faire un autre « Bodum » de café; auquel cas je pourrai en boire davantage et obtenir le taux d'énergie et de caféine espéré – mais je devrai aussi fort probablement en gaspiller une bonne partie, car je ne me sens pas d'attaque pour un autre « Bodum » complet... Cela dit, je pourrais aussi tout simplement continuer à savourer cet état énergétique interstitiel entre la fatigue et le tremblement, et ainsi éviter d'aggraver mon accoutumance à la caféine dont, manifestement – après avoir bu un « Bodum » de café sans en ressentir les effets –, je souffre déjà bien assez... Après mûres réflexions, je décide de retourner au salon et de reprendre mes notes.

Sociocritique et critique de la sociocritique

Si le rire de l'auteur appartient à une attitude ironique plus générale¹⁴ envers la littérature, adoptée par divers intellectuel-les depuis le Moyen-Âge jusqu'à aujourd'hui, que semble suggérer, au juste, cette attitude ironique à propos du discours littéraire? Je décide de pousser ma spéculation plus loin et de sortir un livre de Mikhaïl Bakhtine (dont l'épine dépasse légèrement de la rangée) de ma bibliothèque en cerisier...

À en croire la sociocritique, le discours littéraire serait toujours un discours *second*, travaillant à partir de discours déjà présents dans la société, et qui seraient, disons, son

¹⁴ Si l'attitude ironique est plus générale que le phénomène ou l'événement de lecture bien précis qu'est le « rire de l'auteur », il ne faut pas croire non plus que cette attitude soit *généralisée* depuis le Moyen-Âge ou encore le romantisme. Il n'est pas rare de faire l'expérience, encore aujourd'hui, d'un texte où tout est si austère, fastidieux, académique et solennel, qu'il semble tout à fait impossible de voir poindre, au cours de la lecture, ne serait-ce qu'un semblant de sourire ou de *joie de vivre* de la part de l'auteur(e).

matériau primitif. Un roman ne serait rien d'autre que la mise en dialogues, plus ou moins orientée et harmonieuse, de ces discours, interagissant et contrastant les uns avec les autres, se critiquant, se réfléchissant à travers une diégèse et des personnages visant à faciliter ou accentuer ces dialogues :

L'orientation du discours parmi les énoncés et les langages d'autrui, comme aussi tous les phénomènes et toutes les possibilités qui lui sont relatés, prennent, dans le style du roman, une signification littéraire. La plurivocalité et le plurilinguisme entrent dans le roman et s'y organisent en un système littéraire harmonieux. Là réside la singularité du genre romanesque¹⁵.

Le rire de l'auteur ne pourrait-il pas être vu, dans ce cas, comme la continuation de cette logique, une façon pour le roman d'entrer ou de susciter le dialogue avec le discours romanesque même? Si la littérature critique les discours sociaux, remet en question les assises morales et les croyances hégémoniques, le rire de l'auteur, lui, semble faire feu de tout bois, et critiquer aussi cette prétention à la critique – et dire, au fond, ce texte que j'ai écrit, ce n'est pas sérieux, *ça ne peut pas être sérieux*. Cette façon qu'a la littérature de tout tourner en littérature, c'est aussi *littérature* – voilà ce que semble dire le rire de l'auteur : ce n'est qu'un texte, écrit par quelqu'un qui a grandi à tel endroit, à telle époque, qui a des besoins et des doutes – et qui n'est, en somme, rien de plus qu'un être humain.

J'ai l'impression d'avoir frappé un mur et pourtant je me trouve au centre de la pièce. Je romps le cercle de mes cent pas, prends une cigarette, et vais dans ma chambre. J'ouvre une fenêtre et m'assois sur une petite chaise en bois d'écolier, près de mon pupitre. J'allume ma cigarette en regardant le soleil lécher les feuilles de mon bonzaï acheté chez Ikea. Que peut-on conclure de ce rire de l'auteur? Qu'il est une affirmation obscure d'un hédonisme nihiliste du texte? Ou plutôt : qu'il est la vision ou l'interprétation d'un lecteur nihiliste aimant croire que se trouverait là, derrière cet événement confus de lecture, une affirmation de sa propre position de lecteur et

¹⁵ Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1975, p. 120.

d'auteur? C'est possible. Et que pourrait-on trouver à redire, si tel était le cas, puisqu'il s'agit de mon interprétation d'un phénomène de lecture¹⁶ personnel¹⁷ et, pour ainsi dire, intérieur? Mais est-ce là vraiment, cependant, tout ce qu'on peut en induire? Ne peut-on pas voir, dans ce rire de l'auteur, une autre tension : quelque chose de plus élevant, et qui ne serait pas que simple négation de sens, attitude ironique ludique et critique voilée du discours littéraire?

¹⁶ D'aucuns pourraient soulever l'objection qu'il s'agirait davantage, en définitive, du rire du lecteur que du rire de l'auteur. Bien que cette objection soit erronée, j'en profiterais pour esquisser ici une distinction et une définition. Tout en étant très similaires, les deux rires s'opposent entièrement dans leurs effets sur la lecture. Par exemple, à l'instar du rire de l'auteur, le rire du lecteur ne rit pas *avec* le texte (je le distinguerais de tous ces gloussements honnêtes que nous pouvons avoir à la lecture d'un texte à saveur humoristique, et que j'appellerais tout simplement « rires de lecture »), mais rit *devant* le texte : il y a encore, comme chez le rire de l'auteur, une mise à distance, un effet de désengagement, de dérision, mais qui n'aurait pas tout à fait les mêmes conséquences. Avec le rire de l'auteur, le désengagement et la mise à distance de l'auteur par rapport à son texte a sur le lecteur ou la lectrice l'effet inverse : l'engagement, une volonté de compréhension et d'appropriation, etc.; mais le rire du lecteur, à cause du rapport causal entre l'énonciation et la réception qui ne peut être renversé, n'a pas pour effet d'engager l'auteur à se réapproprier son texte, mais seulement de créer une distance (souvent insurmontable) entre le lecteur et le texte; distance née du désaccord (idéologique ou esthétique) et de la moquerie. Par exemple (c'est le premier qui me vient en tête), dans le *Cantique des cantiques*, chapitre 6, versets 4 et 5, on trouve cette description de la personne aimée : « Tu es belle, ma compagne, comme Tirça / jolie comme Jérusalem, / terrible comme ces choses insignes. / Détourne de moi tes yeux, / car eux m'ensorcellent. / Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres / dégringolant du Galaad. » (*La Bible*, « Cantique des cantiques », TOB, Société biblique canadienne, 1988, p.1037). La comparaison entre la chevelure et un troupeau de chèvres dégringolant un mont suscite chez moi un désaccord esthétique et une certaine envie de me moquer : je ris, bien que ce n'est pas *supposé* être drôle; et ce rire a pour effet de créer une distance entre le texte et mon appréciation. Le rire de lecteur est souvent suivi d'une cessation de lecture (car, bien que le texte nous fasse rire par ses choix esthétiques ou idéologiques douteux, on se lasse vite de la moquerie : la vie nous offre déjà au quotidien assez de raisons de se moquer d'elle), mais ce n'est pas toujours le cas : on peut poursuivre sa lecture et continuer à rire du texte à ses dépens... Il peut même arriver qu'on choisisse une lecture entière en fonction de ce rire du lecteur... C'est le cas, par exemple, de ces visionnements de groupes où l'on s'amuse à regarder des chefs-d'œuvre de médiocrité, tels que le film *The Room*, ou des films du réalisateur Edward D. Wood. Jr.

¹⁷ Même si je présume que ce phénomène a déjà été vécu par tous et toutes, à un moment ou à un autre.

Des pouvoirs insoupçonnés de l'ironie

Alors que la fumée de ma cigarette se jette tête première par la fenêtre, je prends conscience d'un léger inconfort à la fesse droite. Je passe ma main et trouve – à ma grande surprise – un livre : *L'ironie* de Vladimir Jankélévitch. Je me mets à l'éplucher distraitemment, tout en faisant tomber la cendre de ma cigarette dans la bouche d'un crapaud en terre cuite ramené du Brésil. À en croire Jankélévitch – en reprenant l'exemple de la maïeutique socratique –, l'ironie aurait des vertus pédagogiques, suscitant entre autres la réflexion et le dialogue :

L'ironie (celle du moins qui n'est pas dédaignante moquerie ou persiflage obscurantiste), l'ironie sollicite l'intellection; elle éveille en l'autre un écho fraternel, compréhensif, intelligent. À jeu agile, ouïe subtile! L'ironie est un appel qu'il faut entendre; un appel qui nous dit : complétez vous-mêmes, rectifiez vous-mêmes, jugez par vous-mêmes! [...] Car l'ironie fait parler¹⁸.

On pourrait interpréter le rire de l'auteur comme une façon pour l'auteur de se dédouaner d'une affirmation; de seulement laisser entendre une négation pour ensuite laisser le lecteur ou la lectrice combler les blancs, réfléchir¹⁹, entrer en dialogue avec l'œuvre, se débrouiller pour accoucher de lui-même ou d'elle-même (tel que le terme de maïeutique le suggère) d'une interprétation satisfaisante. Le rire de l'auteur semble dire : j'ai écrit ce texte, mais je m'en moque, il ne signifie rien pour moi, et c'est

¹⁸ Jankélévitch, Vladimir, *L'ironie*, Paris, Flammarion, collection « Champs essais », 1964, p. 64.

¹⁹ Un exemple particulièrement éloquent de cette façon qu'a le rire de l'auteur de nier le sens littéral, pour ensuite susciter la réflexion, nous est donné par le pianiste et compositeur Carl Czerny, à propos de l'interprétation pianistique de son maître Ludwig Van Beethoven : « Dans quelque société qu'il [Beethoven] se trouvât, il parvenait à produire une telle impression sur chacun de ses auditeurs que bien souvent les yeux se mouillaient de larmes, et plusieurs éclataient en sanglots. Il y avait dans son expression quelque chose de merveilleux, indépendamment de la beauté et de l'originalité de ses idées et de la manière ingénieuse dont il les rendait. Quand il avait terminé une improvisation de ce genre, il se mettait à éclater de rire et à se moquer de l'émotion qu'il avait causée à ses auditeurs. « Vous êtes tous des fous ! » disait-il ordinairement. [...] « Qui peut vivre parmi de tels enfants gâtés ! » s'écriait-il. ». La citation est de Czerny, mais est prélevée de l'excellente biographie de Maynard Solomon sur Beethoven, que je lisais pas plus tard qu'hier, et dont la copie est restée sur ma table de chevet : Solomon, Maynard, *Beethoven*, Paris, Fayard, 2003, p. 96.

pourquoi je te le donne : fais-en ce que tu veux. Le rire de l'auteur, pareil à un pétard lancé à la surface d'un lac et dont les ondes se propageraient et se feraient sentir jusqu'à l'extrême périphérie, ironise l'ensemble du texte pour le donner comme quelque chose qui n'appartiendrait pas à – ou ne représenterait pas – la pensée en propre de son auteur... Il *nie* le sens littéral du texte pour le donner comme *gratuit*, à consommer sans prescription ni attache aucune.

J'écrase ma cigarette. L'idée que le rire de l'auteur provoquerait une négation de sens pour ensuite susciter une réflexion et une affirmation chez qui le perçoit est intéressante, mais le concept de gratuité – que mes petites cellules grises semblent avoir agrippé nerveusement – l'est encore davantage. Je me décide donc à suivre ce nouveau filon, et à retourner au salon pour retrouver mes notes. En passant dans la cuisine, je prends le livre (une collection d'articles intitulée *La gratuité, éloge de l'inestimable*) qui traîne sur le comptoir, à côté du four à micro-ondes.

Il n'y a rien de gratuit dans la vie, sauf *rien*

C'est précisément ce désengagement de l'auteur face à son œuvre – désengagement suscité par le rire de l'auteur dans la tête du lecteur ou de la lectrice – qui confère à ladite œuvre sa dimension de gratuité²⁰, et, par le fait même, au lecteur/lectrice l'entier usufruit sur celle-ci; c'est-à-dire une liberté complète de jouissance et d'interprétation,

²⁰ On pourrait arguer que presque l'entièreté des œuvres littéraires aujourd'hui ne sont pas *gratuites*, et ce, même si – au courant de la lecture – on venait à percevoir le rire de l'auteur : pour la simple et bonne raison que les œuvres ont un prix de vente, qui varie selon l'édition, la traduction, les librairies, les critiques, etc.; parler de gratuité reviendrait par conséquent à faire fi de l'ascendance indéniable qu'a l'industrie littéraire sur l'œuvre écrite et lue. Or, bien que la réalité de l'industrie littéraire est incontestable, je ne crois pas qu'on puisse réduire la littérature à celle-ci, et encore moins l'esprit dans laquelle elle est produite et consommée – de la même manière qu'on ne saurait réduire une partie d'échecs au coût de l'échiquier et des pièces, ou au café dans lequel elle a eu lieu. Le simple fait que l'on puisse consommer de la littérature gratuitement (en empruntant un livre à la bibliothèque, par exemple) – c'est-à-dire en dehors de toute valeur marchande – témoigne de ce fait, et, corollairement, ne devrait pas nous interdire de la penser en ces termes.

qui est le seul véritable vecteur d'un sentiment de grâce : « Là où circule la grâce circule un bien gratuit, sans esprit d'échange et sans exigence d'un retour, ce qui laisse une totale liberté au bénéficiaire de disposer et de jouir pleinement de ce bien²¹. » Le rire de l'auteur, par la négation sémantique qu'il opère et l'occultation des intentions de l'auteur, *donne* le texte au lecteur comme s'il s'agissait de quelque chose de dérisoire, sans valeur, tel un trombone ou un mouchoir, dont la réelle valeur pour l'ancien propriétaire resterait à jamais cachée; et pour le présent propriétaire, toujours à accorder – selon sa discrétion.

Cette liberté d'interprétation et de jouissance n'est possible qu'avec les choses gratuites (un coucher de soleil, par exemple), et ne l'est pas avec les choses qui possèdent déjà une valeur selon une économie ou un système de valeurs préétabli. Si – je ne sais pas – mon père me donnait une Lamborghini, je me sentirais obligé – à cause de sa valeur dans notre économie de marché et aux yeux de mon père – d'en prendre soin, de ne pas l'abimer, de verrouiller les portes, de l'assurer, la plaquer, etc., de telle manière que ce qui était au départ un don s'est vite transformé en vol : celui de ma liberté de jouir de ce don comme bon me semble.

Si mon père, en revanche, me donnait un verre d'eau, je pourrais jouir de ce verre d'eau librement et selon mes fantaisies du moment : le boire d'un trait, par petites gorgées ou lampées, le faire gargouiller au fond de ma gorge, le jeter dans l'évier ou dans un pot de fleurs²²; pour la simple et bonne raison que le verre d'eau m'a été donné de manière tout à fait désintéressée; car il n'avait aux yeux du précédent propriétaire (en l'occurrence, mon père) – et du second – aucune valeur; c'était un don gratuit, parce que ce qui était donné était et est (pour l'instant encore) *gratuit*. En ce sens, le don et l'acte de donner ne sont possibles que si nous nions préalablement la valeur²³

²¹ De Callataÿ, Damien, « Gratuité et grâce », *Revue du Mauss, La gratuité, éloge de l'inestimable*, semestrielle, no 35, 2010, p. 56-57.

²² Ce qui ne serait pas le cas pour un verre de Châteauneuf-du-Pape, par exemple.

²³ Ainsi, la tradition de décoller le prix ou l'étiquette d'un cadeau acheté avant de l'offrir peut être interprétée en ce sens : plus qu'une volonté de cacher le montant déboursé pour le cadeau, ou de

de l'objet donné; ce que semble faire, d'ailleurs, lorsqu'il se produit, le rire de l'auteur... Tout don se doit de passer d'abord par une sorte d'abandon :

En effet, la gratuité de la chose donnée est altérée par l'acte même du donateur qui y manifeste sa volonté envers le donataire. Or, la grâce par définition ne peut être que totalement gratuite. La grâce ne peut s'éprouver que si le bénéficiaire jouit en toute liberté et sans subir la pression d'une volonté à son égard, quelle qu'elle soit, bonne ou mauvaise, légère ou pesante, bienveillante ou malveillante²⁴...

Un texte théorique sérieux, exempt de toute mise à distance de la part de l'auteur, qui s'évertuerait à convaincre et racoler le lectorat à sa pensée, en rappelant sans cesse l'importance qu'il y a à s'intéresser au sujet discuté en ses pages, à faire *comprendre* et *entendre* sans jamais lâcher les rênes de la compréhension et de l'entente, peut, certes, satisfaire la personne qui le lit, lui apprendre certaines choses, l'enjouer, la divertir, la convaincre, diable : changer sa vision du monde même – mais il pourra très difficilement l'amener à un état de grâce, simplement parce que le texte ne lui laisse pas la liberté²⁵ de se l'approprier, d'en jouir et de l'interpréter comme elle le désirerait, tant il semble coller à l'auteur et ses intentions. Nous avons beaucoup plus de facilité et de plaisir à nous remémorer les belles discussions que nous avons eues – à l'occasion de telle fête ou telle rencontre – que les monologues que nous avons écoutés; pour la simple et bonne raison que nous avons participé aux premières, et que nous sommes tout bonnement restés pour écouter les seconds.

camoufler la pingrerie du donateur ou d'éviter toute complaisance par une générosité trop affichée, cette façon de faire serait plutôt une tentative de soustraire au don sa valeur économique, et d'ainsi octroyer au bénéficiaire la liberté de jouir du cadeau comme il le voudrait. (Bien que je ne sois pas tout à fait dupe quant à la véritable raison pour laquelle on enlève l'étiquette sur les cadeaux achetés, j'aime à croire que c'est pour cette dernière raison que nous le faisons).

²⁴ De Callatay, Damien, *art. cit.*, p.59.

²⁵ J'aimerais préciser que la liberté du lecteur est inaliénable; et ce, peu importe la nature du texte. Mon argument est le suivant : bien que la liberté du lecteur ne peut être soustraite, certains textes – plus que d'autres – semblent l'encourager et lui laisser davantage de place, c'est le cas, par exemple, des œuvres *ouvertes* auxquelles fait référence Eco dans son magnifique livre : Eco, Umberto, *Œuvre ouverte*, Paris, Éditions du Seuil, 1965.

Intermède

Je me lève et vais aux toilettes. Une serviette encore humide repose par terre, devant le bain. Il n'y aurait rien eu d'étrange à la chose, n'eut été le fait qu'il s'agit de ma serviette, et que je n'ai pas pris de douche aujourd'hui (puisque je n'avais pas l'intention de sortir de mon appartement). Je prends ma serviette et la remets sur son crochet²⁶. Pourquoi est-ce qu'un de mes colocos se serait-il essuyé avec ma serviette, pour ensuite la laisser par terre, avec la certitude que je la trouverais là, en rentrant? S'agit-il tout simplement d'une méprise, ou bel et bien d'un affront prémédité? Et puis, qu'est-ce que c'est que cette odeur de... de...?

Je fais pipi – le nez soigneusement enveloppé dans l'encolure de mon t-shirt – et sors des toilettes.

Roman policier en vers et réminiscences

Devant la salle de bain, il y a une porte (toujours laissée ouverte) qui mène vers la bibliothèque (qui est en fait la deuxième partie d'une pièce double, partagée avec le salon). Dans la bibliothèque, j'aperçois sur la petite table à jeux anglaise un manuscrit broché sur lequel est écrit, en caractères gras et en italiques : ***Quidam à Dunham***. C'est le roman policier en vers écrit par mon coloc.

Je me souviens, d'ailleurs, de la discussion que nous avons eue au sujet de la fin de son roman. C'était justement dans cette pièce. Un après-midi de canicule. Affalés

²⁶ Avec la ferme intention de l'engouffrer plus tard dans la machine à laver; ou d'utiliser un autre moyen plus radical de stérilisation.

chacun dans un fauteuil, un ventilateur pivotant de l'un vers l'autre, on se livrait à l'une de nos habituelles parties d'échecs à l'aveuglette.

Quidam à Dunham et partie à l'aveuglette

Il jouait les blancs, et je jouais les noirs. Nous étions rendus au onzième coup d'une défense Benoni assez classique²⁷, et je venais tout juste de jouer Ch5 (un coup audacieux qui sacrifiait ma formation de pions au profit d'une position d'attaque aux lignes ouvertes)! Ce à quoi il a répondu :

- 12. Fh5...
- ...gh5. Dis-moi, comment avance ton roman policier?
- 13. Cc4... Bien. Très bien. Je suis rendu à la fin.
- Oh ! Ce5. Comment est-ce que ça fini?
- 14. Ce3... J'avais pensé finir par...
- Dh4... Désolé.
- 15. Fd2... Ça va... J'avais pensé finir par la scène archétypale des *whodunnit* anglais, où tous les personnages sont convoqués au même endroit pour que soit dévoilé le coupable du crime.
- Cg4. C'est pas très original, non?
- 16. Cg4... attends, j'ai pas fini...
- hg4. Tu prends, je prends...
- D'accord. 17. Ff4. Tu te souviens que ma narration est à la première personne?
Et que les poèmes – qui constituent la diégèse et la seule lumière sur le meurtre
– sont écrits par le narrateur?
- Df6. Oui, pourquoi?

²⁷ Voici les coups joués auparavant : 1. d 4 Cf6 2. c4 e6 3. Cf3 c5 4. d5 ed5 5. cd5 d6 6. Cc3 g6 7. Cd2 Cbd7 8. e4 Fg7 9. Fe2 0-0 10. 0-0 Te8 11. Dc2...

- 18. g3!²⁸... Eh bien, voilà : mon narrateur mourra avant que le coupable ne soit dévoilé.
- Fd7. Qu'est-ce que tu veux dire?
- 19. a4. Je veux dire que, alors que mon narrateur attend dans sa voiture que les autres personnages arrivent au rendez-vous, il écrira son dernier poème, dans lequel il spécifiera...
- b6. Pardon, pardon : continue.
- 20. Tfe1... Dans lequel il spécifiera que si jamais quelque chose devait lui arriver – pendant la fameuse rencontre du dévoilement du coupable – le lecteur qui tomberait sur ses poèmes n'aurait qu'à les relire, car la réponse et le nom du coupable s'y trouveraient déjà...
- a6. Et puis après, c'est tout?
- 21. Te2. Et puis après, il sort de la voiture, dans la nuit – armé de son fusil –, pour affronter la première voiture arrivant au rendez-vous. Ensuite : silence radio. Fin. The end. *Fine!*
- b5. T'as pas peur que ça soit un peu... anti-cathartique?
- 22. Tae1. Oui, justement, ça l'est. Et c'est ça qui est drôle.
- Dg6. Donc, on lit un roman policier en vers d'une centaine de pages, on suit l'intrigue, on se casse la tête, pour finalement ne jamais apprendre l'identité du coupable? Je suis pas sûr...
- 23. b3... Au contraire, c'est là que ça devient intéressant.
- Te7. Pourquoi?
- 24. Dd3. Parce que, pour certains – appelons-les les lecteurs « gâtés » –, le roman se termine en queue de poisson; ils ont l'impression qu'on s'est bien moqué d'eux... Ils ferment le livre avec le sentiment que quelque chose cloche, que quelque chose n'a pas été satisfait, que quelque chose est resté *inachevé*...

²⁸ Ce coup précipité affaiblit les cases f3 et h4, ainsi que le pion e4.

Ils se disent que l’auteur a bâclé son travail. Et ils continuent leur vie. Alors que pour d’autres...

- Tb8... Pour d’autres...?
- C’est le commencement du roman! Une histoire de meurtre reste irrésolue, et ils doivent le résoudre en relisant attentivement chacune des pages, en amassant des indices (que j’ai pris soin de disséminer çà et là), en supprimant des pistes, en comblant les blancs, jusqu’à ce qu’ils finissent par accoucher d’eux-mêmes d’une interprétation satisfaisante... Ce qu’ils croyaient être au départ l’histoire d’un quidam en quête de ses origines, se trouvant mêlé à une affaire sordide et se métamorphosant peu à peu – par la force des choses – en détective, est en fait l’histoire de leur propre transformation à eux : celle de lecteur à détective... Hum. 25. ab5.
- ab5... Tu crois vraiment que certaines personnes vont interpréter la fin de cette façon?
- 26. b4. Non, probablement pas...

Je pense qu’il n’a pas beaucoup apprécié le pessimisme de ma dernière remarque, puisque nous continuâmes ensuite notre partie (que je finis par gagner, d’ailleurs²⁹) sans plus discuter de son roman.

La littérature comme fête

Je retourne me coucher sur le divan et relis mes notes, les bras tendus, en tenant mon cahier au-dessus de moi. Je suis un astronaute en apesanteur, lisant un manuel de destruction de déchets attaché à une chaînette. Je dépose mes notes et prends un

²⁹ Voici – si je ne m’abuse – la suite des coups : 26... c4 27. Dd2 Tbe8 28. Te3 h5 29. Te3-e2 Rh7 30. Te3 Rg8 31. Te3-e2 Fc3 32. Dc3 Te4 33. Te4 Te4 34. Te4 De4 35. Fh6 Dg6 36. Fc1 Db1 37. Rf1 Ff5 38. Re2 De4+ 39. De3 Dc2+ 40. Dd2 Db3 41. Dd4 Fd3+. Abandon des blancs.

bonbon à la menthe. À côté de mon paquet de bonbons à la menthe se trouve un livre que je ne me souviens pas avoir apporté avec moi dans le salon; un livre d'anthropologie : *Le don du rien* de Jean Duvignaud. J'en commence nonchalamment la lecture et plus je lis, plus mon cerveau découvre des liens, remarque des motifs – semblable à un joueur de Tetris ayant passé huit heures consécutives devant le téléviseur et qui, les yeux fermés dans son lit, ne peut s'empêcher de voir défiler inlassablement les mêmes problèmes et patrons – qui unissent le rire de l'auteur à certaines traditions de l'*umbanda* au Brésil, et particulièrement en ce qui a trait à certaines fêtes où, selon Duvignaud, l'on s'amuse à donner et recevoir ce « rien qui est plus qu'un rien » :

ces gestes esquissés pour manger sans manger vraiment, ce faire-semblant, pour se noyer de paroles en apportant ici ce rien qu'on possède, mais ce rien est plus qu'un rien – tout cela désigne la futilité du jeu. (...) il absorbe tout, et c'est dans cette absorption que gît la béatitude ressentie par les participants. Béatitude partagée : on rejette le rien possédé ou vaguement élevé, peut-être volé, on le vomit, et l'on se trouve dans l'état de pénétration réciproque dans lequel tous ces hommes et toutes ces femmes se fondent. Communication impossible avec celui qui s'accroche aux choses ou à qui les choses collent au corps.³⁰

Cette « béatitude partagée », où l'on rejette un « rien possédé ou vaguement élevé », et où « l'on se trouve dans un état de pénétration réciproque », ne pourrait-ce pas être la conjugaison de ces deux activités d'apparences banales – parce qu'omniprésentes dans notre société – que sont écrire et lire? Et ce « rien », une fois affirmé et perçu comme tel par le rire de l'auteur, ne pourrait-il pas être ces mots, ces histoires, ce *soi* qu'on y met, qu'on partage et qu'on donne à d'absolus inconnus pour qu'ils soient consommés de façon tout aussi inconnue?

³⁰ Duvignaud, Jean, *Le don du rien*, Paris, Téraèdre, 2007, p.134-135.

La littérature – ainsi conçue – serait une fête, célébrée et renouvelée depuis des temps immémoriaux, où l'on s'amuserait à se donner du *rien* et à se noyer de paroles, de concepts, de sons, de pensées et d'images mentales; une fête où l'on exaspérerait des dons vidés de leur valeur extrinsèque à travers une lecture (ou une écoute) résolument personnelle, effectuée selon ses caprices : en diagonale ou dans son bain, aux toilettes, à voix haute, à deux; en écrivant dans les marges ou dans un moment solennel, à la chandelle, seul, dans un silence planifié et chéri, pour se laisser aller à la pâmoison et à la reconfiguration momentanée de son existence, comme aux simples agréments solitaires d'un mardi soir de pluie.

À l'instar des fêtes dont parle Duvignaud, le texte littéraire – ramené à son essence « vacuitaire » et festive par le rire de l'auteur (puisque'il désigne et souligne justement « la futilité du jeu ») – peut être gaspillé, ou être consommé dans l'extase, car il ne signifie plus *rien*; et par conséquent, il peut signifier *tout*; libre à soi d'en donner l'interprétation qu'il nous plaît : et ce genre d'interaction, de « béatitude partagée » est impossible – comme le dit Duvignaud – pour ceux et celles à qui les choses collent à la peau. Ceux et celles pour qui la littérature est une chose sérieuse, pourvue d'une mission, d'une utilité, d'un pouvoir d'action dans la société, ne pourront peut-être jamais goûter aux vertiges de la fête, du *dérisoire*, à la souveraine et extatique liberté du « gaspillable » : du rien; seule consolation intarissable en ce monde, puisque'il est la seule chose à n'en pas faire partie.

La littérature est une fête où l'on joue. Mais qu'y fête-t-on? On y fête la littérature, assurément : ses potentialités, son langage, son pouvoir d'évocation, de narration, d'abstraction, sa beauté; cette façon qu'elle a de faire advenir les choses un mot à la fois, d'organiser le monde et ses événements, de le rationaliser ou d'en montrer sa part intrinsèque de chaos; la littérature, c'est la vie, mais en mieux; parce qu'on n'a pas besoin d'attendre ou de courir après ses réponses : elle est là, fixée; elle *signifie*, pour peu qu'on se donne la peine de lui donner un sens; elle est le condensé de tout ce que le cosmos est susceptible d'offrir à notre intelligence, parce qu'elle est précisément le

tamis par lequel le cosmos est passé pour être raconté; elle est la vie à notre taille et à notre compréhension; et toutes les fois qu'on ouvre un livre, qu'on écoute quelqu'un réciter un poème ou conter une histoire, c'est cela qu'on fête. La vie à notre image.

Le jeu de la littérature

Et le jeu? À quoi joue-t-on lorsqu'on joue à la littérature? Je ne sais pas... Je suppose que ça dépend du joueur ou de la joueuse. Je me lève de mon divan pour aller farfouiller à nouveau dans ma bibliothèque. Je pige quelques livres, en fredonnant du bout des lèvres (passant invariablement du refrain de *Yellow Submarine* aux premières notes du quatrième mouvement de la deuxième symphonie de Mahler), ne m'étonnant plus de trouver aussi facilement les livres que je cherche – en évidence sur le dessus de telle pile ou saillant légèrement à l'avant de telle rangée –, tout comme je ne m'étonne plus de trouver des livres que je ne savais pas posséder mais qui – au moment de leur découverte – présentent une concordance quasi parfaite avec le sujet qui m'intéresse... J'accepte la position passive d'agent liant au sein de la mécanique implacable de réflexions dans laquelle je me suis absorbé; et dont chaque sujet et référence semblent avoir été – par un obscur fatum – déterminés d'avance.

Je retourne au salon en trainant les pieds.

Peut-être joue-t-on à redéfinir les règles du jeu, à s'assurer qu'il ne se sclérose pas – en affrontant la rhétorique, la narration, les genres, les thèmes ou les sujets... Si la littérature fixe des visions du monde, elle, cependant, ne doit (ne peut) pas être *fixe*, au risque de perdre tout intérêt en tant que jeu. Puisque son intérêt, génération après génération, est de pouvoir être jouée avec autant d'enthousiasme et d'abandon par le lectorat d'aujourd'hui que celui d'hier – lectorat qui, il va sans dire, arrive devant l'objet littéraire avec un bagage différent, de nouveaux intérêts, un rythme de vie, la

fréquentation de nouveaux médiums, mais surtout : une nouvelle accoutumance et un tout autre apprentissage de la littérature, formés à partir de la littérature contemporaine et de celle qui l'a précédée. Michel Picard, dans son livre *La lecture comme jeu* – que je viens tout juste de trouver par terre –, résume assez bien ces mutations ininterrompues du jeu de la littérature :

Après la lecture de Flaubert, Proust, Kafka, Joyce, il devient impossible de lire comme avant. Chaque lecture de ces textes « déréglés » périme les protocoles de lecture précédents, tout en révélant rétrospectivement (anachroniquement) de nouvelles possibilités de jeu avec les anciens jouets. [...] On peut illustrer la même idée en rappelant que, non seulement l'addition d'une nouvelle pièce modifie la totalité du jeu, et « que ce qui se passe lors de la création d'une œuvre d'art nouvelle affecte en même temps toutes les œuvres d'art qui l'ont précédée », comme le notait T. S. Eliot, mais qu'un nouveau mode de jeu, par exemple, une défense inédite aux échecs, peut avoir le même résultat³¹.

Ainsi, chaque nouvelle entrée dans le jeu de la littérature, aussi insignifiante soit-elle, modifie – de façon plus ou moins variable – les règles du jeu : elles sont en constants changements; et on n'a qu'à penser à des œuvres emblématiques telles que *Le Seigneur des anneaux* ou *Double assassinat dans la rue Morgue* (qui ont contribué, chacune à leur manière, à redéfinir les codes du genre fantastique et du genre policier), pour comprendre comment les règles du jeu peuvent changer, et pourquoi.

Certaines œuvres changent si profondément notre façon de lire et de concevoir la littérature qu'il nous est difficile – par la suite – de lire des textes qui ignoreraient les bouleversements qui ont eu lieu en nous et en notre façon de concevoir le jeu littéraire – de ces bouleversements qui nous font dire : « ça peut aussi être ça, la littérature? C'est possible de faire ça? » naît une nouvelle façon de jouer et de nouveaux désirs de parties, tout en rendant quelque peu surannées les anciennes façons d'y jouer³².

³¹ Picard, Michel, *La lecture comme jeu*, Paris, Éditions de Minuit, collection « Critique », 1986, p. 249.

³² Ce qui ne veut pas dire que nous perdions tout intérêt pour les « vieux » textes; c'est seulement qu'ils nécessitent, pour les lecteurs et lectrices d'aujourd'hui, un certain temps d'apprentissage et de

Le rire de l'auteur vient rappeler et souligner, par son grincement corrosif et cette façon qu'il a de se moquer énigmatiquement de l'œuvre, sabotant toute velléité de sérieux et accentuant la gratuité de toute entreprise littéraire, le caractère essentiellement ludique de la littérature :

On a progressivement oublié, peut-être même à mesure que l'ère industrielle imposait plus dictatorialement ses valeurs et qu'au « sérieux » du travail répondait la « gratuité » compensatrice du divertissement, que toutes les formes de ce que nous appelons aujourd'hui littérature ont jadis été considérées comme des jeux, à un moment ou un autre de leur histoire³³.

Le roman policier, par exemple, a longtemps été considéré comme une sorte de jeu intellectuel, de « puzzle » littéraire, avec ses codes inflexibles, ses éléments et indices qu'il suffisait de déchiffrer pour trouver la clé de l'énigme. Après quoi, le roman pouvait être balancé à la corbeille ou relégué à un coin obscur de la bibliothèque, puisqu'il avait perdu sa fonction première : celui de divertissement, de casse-tête; devenant aussi digne d'intérêt qu'une grille de sudoku déjà remplie.

Ce n'est que plus tard, après que plusieurs écrivains et écrivaines se soient acharnés à bouleverser les codes du genre et à montrer en quoi il pouvait – lui aussi, à son tour – être le vecteur de réflexions formelles et sociales profondes, qu'il a cessé d'être considéré comme un sous-genre de la littérature, pour entrer dans le vaste et fastueux domaine de la Littérature avec un grand L³⁴.

Mais peut-être les académicien-es, critiques et écrivain-es ont-ils/elles travaillé – et continuent aujourd'hui encore à travailler – à l'envers : plus que la nécessité de lutter

familiarisation, parce que les textes ne fonctionnent pas selon les mêmes règles – il faut s'habituer au chœur dans les tragédies grecs, aux alexandrins dans la poésie française, à l'hiver dans les romans russes –; de la même manière qu'on peut analyser une partie de Murphy ou de Steinitz, tout en sachant qu'on ne pourrait jamais jouer une partie comme cela aujourd'hui, simplement parce que les échecs ne sont plus conçus et joués de cette manière. On peut lire Balzac, mais on ne peut plus vraiment écrire comme Balzac, parce que la partie (le texte) représenterait très peu d'intérêt pour le lectorat contemporain; habitué à des règles, des combinaisons narratives et un rythme complètement différents.

³³ *Ibid*, p. 195. Le soulignement est de Picard.

³⁴ Bien qu'il y ait encore du travail à faire...

contre cette division inane et classiciste de grande et petite littérature, de Littérature et littérature de genre, ou que la volonté d'accorder à des genres nouveaux et des esthétiques nouvelles leurs lettres de « noblesse »; peut-être serait-il temps de prendre le problème dans l'autre sens, et de « dés-anoblir » la littérature; ne plus chercher à voir en elle une planche de salut, un idéal ou une force humaniste toujours à préserver contre les barbaries de l'ignorance et des modes, et la ramener à son essence première et à ce qu'elle n'a jamais cessé d'être tout au long de son histoire : à savoir, un jeu³⁵.

Faim et fatigue

Des voitures passent dans la rue. Éclaboussant au passage le trottoir et le chiendent jauni, roulant dans la même flaque d'eau, produisant le même bruit, avec le même rythme... Certains disent – avec cette assurance horripilante des gens qui savent ce qu'ils veulent – ne pas vouloir habiter à la campagne parce que ça manque d'action; mais quiconque a écouté des voitures s'enfoncer inlassablement dans la même flaque d'eau, tuerait sans hésiter pour un peu de silence, un peu moins d'action. Je me passe une main sur le visage. J'ai envie de dire que j'ai « les nerfs à vif », comme ils/elles le disent si métaphoriquement dans les *hard boiled*, mais je ne sais pas ce que ça veut dire, avoir les nerfs à vif... Tout ce que je sais, c'est que j'ai faim. Et que je suis fatigué.

Je regarde autour de moi les dizaines de livres éparpillés sur la table basse du salon, et les quelques autres jonchant le sol. Je prends mon cahier de notes et fais mine de mitrailler l'air en relâchant la pression de mon pouce sur les pages écrites... Je ne me souviens pas avoir déjà écrit autant de pages en une journée.

³⁵ Avec, certes, dépendamment de l'époque, de bonnes et de mauvaises parties, de bon-nes et de mauvais-es joueur-ses.

Dire que tout cela a commencé avec une citation anodine du *Meurtre de Roger Ackroyd*, et d'un rire entraperçu; pour aller vers la lecture comme performance, l'ironie, son interprétation et ses conséquences sur la lecture, son attitude; en passant quelque peu fortuitement par la sociocritique, la maïeutique, la gratuité, la grâce, le *rien*, et le manuscrit de mon coloc; pour finir sur une redéfinition de la littérature comme fête où l'on joue.

Énumérée de cette manière, chronologiquement, je ne peux pas m'empêcher de rire un peu, moi aussi, devant le caractère surexcité de toute cette aventure réflexive. Je m'imagine les passants, dehors, apercevant à travers la fenêtre du salon un jeune homme en robe de chambre, rire, tout seul, devant une pile de livres; et, je ne sais pas pourquoi, mais je me dis que c'est peut-être la meilleure conclusion que je puisse espérer pour cette journée aussi bizarre qu'inutile... Je prends un dernier bonbon à la menthe et le mets dans ma bouche de façon un peu maniérée, comme si je venais d'apposer le point d'orgue à une longue symphonie; un petit point d'orgue mentholé, enveloppé de plastique rutilant.

Clap.

Clap.

Clap.

Clap.

Clap!

Clap!

Clap!

Clap!

Clap! Clap! Clap! Clap! Clap! Clap! Clap! Clap...!

Un jeune homme applaudit depuis un des fauteuils de la bibliothèque, le visage fendu d'un sourire, criant à tout va des « Bravo! », avec – ce qui me semble être – un revolver ronflant sur les cuisses.

Faux départ

Ses cheveux sont encore humides – de la pluie dehors, ou...

- J'espère que ça ne vous dérange pas : j'ai pris la liberté de me mettre à mon aise et de prendre un café et une petite douche, en attendant...
- Non, c'est...
- Merveilleux. Voyons voir... C'est bien le manuscrit de votre coloc, sur la table?

Il pointe mollement la pile de papiers brochés avec son revolver.

- Oui...
- Parfait. Et ce que vous... je peux dire « tu »? J'ai l'impression qu'on se connaît bien, maintenant...
- Oui, tu... Tu peux dire tu.

- Splendide. Alors : peux-tu me donner ton cahier de notes, juste là? Oui. Oui, c'est ça. Lentement, on ne voudrait surtout pas trébucher...

Je prends le cahier de notes et le lui apporte, lentement.

- Merci beaucoup... Ah! C'était amusant, n'est-ce pas? Moi qui cache des livres, des indices, surligne des citations; et toi qui les trouves et les notes dans ton petit cahier, l'humble émissaire d'une méditation divine... Ha, ha! C'était presque trop facile... Mais, au départ, je dois avouer que tu m'as fichu une sacrée frousse!
- Moi...? Pourquoi?
- Il est vrai, en effet, que je voulais que tu trouves un passage dans *Le Meurtre de Roger Ackroyd* pour catalyser ta réflexion sur le rire de l'auteur et, du même coup, faire un pont entre ta réflexion et le genre policier, mais j'escomptais un tout autre passage que celui que tu as soulevé...
- Ah, bon? Quel est le problème?
- Le problème, c'est que ce que tu as interprété comme étant un détournement, ou une mise en abyme moqueuse, n'est en fait qu'une erreur grossière de ta part : le titre du roman policier que lit Miss Russell, *Le mystère de la septième mort* (*The Mystery of the Seventh Death*), n'est pas le détournement du titre de *Le Mystère des Sept Cadrons* (*The Seven Dials Mystery* : autre roman bel et bien écrit par Christie), pour la simple raison que *The Seven Dials Mystery* est paru trois années après *Le Meurtre de Roger Ackroyd* (*The Murder of Roger Ackroyd*)!
- Oh, vraiment?
- Heureusement, ton problème n'est pas insurmontable! Car, comme tu l'as dit toi-même (il feuillette mes notes, et lit ensuite en suivant du doigt) : « le rire de l'auteur est donc – paradoxalement – une affaire personnelle, qui ne se soucie guère des faits et qui n'existe, en définitive, que dans la tête du lecteur ou de la lectrice. » Qu'importe, par conséquent, l'année de parution de *The*

Seven Dials Mystery, la concordance des faits, la volonté de l'auteur, etc., l'important, c'est que tu aies perçu ce rire auctorial, et que tu te sois laissé emporter par ses possibilités interprétatives... Ne penses-tu pas?

- Peut-être... Je sais pas... Qui es-tu? Pourquoi es-tu chez moi?
- Moi, qui je suis? Eh bien, je suis « une créature fantastique assoiffée d'herbes hautes et de mégots au menthol »! Ha, ha, ha! Non, mais, tu as de ces phrases...!

Rapt et escroquerie

Il semble plutôt satisfait de sa blague, parce que ce n'est qu'après avoir essuyé du doigt une larme qui lui coulait d'un œil, sous ses petites lunettes rondes, qu'il me dit :

- Non... Plus sérieusement : je suis, ce qu'on pourrait appeler, un étudiant paresseux. Hélas, terriblement paresseux. Fatigué d'avoir à toujours prouver mes connaissances et la qualité de mon intellect, j'ai pris la décision d'employer ces dernières à meilleur escient pour élaborer ce petit plan – dont, malheureusement pour toi et ton coloc, vous fûtes les victimes –, qui me permettait de travailler le moins possible, tout en obtenant des résultats concluants. *Ipsa facto*, te voilà, me voilà, et voici – roulement de tambour, S.V.P! – mon mémoire!

Il se lève du fauteuil avec le cahier de notes et le manuscrit sous le bras. Son revolver est pointé sur moi. Je reste là, debout devant la table basse du salon, bouche bée... Il traverse la pièce. Passe près de moi et, juste avant de franchir le cadre de porte, me

lance un dernier sourire, avec une sorte de ricanement étouffé, qui se voulait être – je crois – sa note de bas de page personnelle³⁶ à cet étrange forfait.

Je prends le téléphone et, alors que je m'apprête à composer le numéro pour appeler la police, épuisé, vaincu, je change d'idée. J'appuie sur le numéro de la pizzeria du coin : déjà (à ma grande surprise) programmé dans la numérotation rapide.

³⁶ « Le véritable escroc parachève tous ses coups d'un ricanement. Mais il est le seul à le voir. Il ricane quand il a fini sa journée ; quand les labeurs qui lui étaient échus sont accomplis ; la nuit dans son cabinet de travail. Ces réjouissances sont à lui seul réservées. Il rentre chez lui, met le loquet de la porte, se dévêt, souffle la chandelle, se met au lit et pose la tête sur l'oreiller. Alors, seulement, l'escroc ricane. C'est l'évidence même. » Baudelaire, Charles, « De l'essence du rire », *Salon de 1859*, p.703. Cité par Caroline J. Dupin, sur http://intercripol.org/fr/thematiques/critique-policier/quiestl-assassin-de-la-rue-morgue/doublets-dans-la-rue-morgue.html#_ftn16

BIBLIOGRAPHIE

- Adorno, Theodor, *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 1958, 438 p.
- Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1975, 488 p.
- Baudelaire, Charles, « De l'essence du rire », *Salon de 1859*.
- Behler, Ernst, *Ironie et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, 416 p.
- La Bible*, « Cantique des cantiques », TOB, Société biblique canadienne, 1988, p. 1033 à 1040.
- Blanchot, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, 376 p.
- Boileau-Narcejac, *Le roman policier*, Paris, PUF, collection « Que sais-je? », 1975, 126 p.
- Booth, C., Wayne, *A rhetoric of Irony*, Chicago, The University of Chicago Press, 1975, 292 p.
- Bourgeois, René, *L'ironie romantique, spectacle et jeu de Mme de Staël à Gérard de Nerval*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1974, 254 p.
- Burgoyne, Linda, « Performance, réception, lecture ». *Jeu*, (65), 1992, 226-227 p.
- Caillois, Roger, *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1967, 372 p.
- Christie, Agatha, *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, traduit de l'anglais par Françoise Jamoul, Paris, Éditions du Masque, 1990, 286 p.
- De Callataÿ, Damien, « Gratuité et grâce », *Revue du Mauss, La gratuité, éloge de l'inestimable*, semestrielle, no 35, 2010, p. 53 à 62.
- Dupin, Caroline J., « Double(t)s* dans la rue morgue : (Don't) Follow the money », *InterCriPol*, novembre 2018, en ligne.
http://intercripol.org/fr/thematiques/critique-policier/quiestl-assassin-de-la-rue-morgue/doublets-dans-la-rue-morgue.html#_ftn16
- Duvignaud, Jean, *Le don du rien*, Paris, Téraèdre, 2007, 215 p.
- Eco, Umberto, *Œuvre ouverte*, Paris, Éditions du Seuil, 1965, 314 p.

- Fischer Spasski 1972*, commenté par Jacques Labelle et Gilles Brodeur, Montréal, Guérin, 1972, 128 p. [La partie jouée et les commentaires sont tirés de ce livre, et correspondent à la partie No 3 jouée au championnat du monde de 1972, par Fischer et Spasski (p. 21-27).]
- Hamon, Philippe, *L'ironie littéraire*, Paris, Hachette Livre, 1996, 159 p.
- Jankélévitch, Vladimir, *L'ironie*, Paris, Flammarion, collection « Champs essais », 1964, 186 p.
- Marghescou, Mircea, *Le concept de littérarité*, Paris, Mouton, 1974, 144 p.
- Mazauric, Catherine, Fourtanier, Marie-José, *Le texte du lecteur*, ouvrage collectif sous la direction de Gérard Langlade, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2011, 298 p.
- Morreall, John, *The philosophy of laughter and humor*, New-York, State university of New-York Press, 1987, 270 p.
- Picard, Michel, *La lecture comme jeu*, Paris, Éditions de Minuit, 1986, 328 p.
- Sareil, Jean, *L'écriture comique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, 185 p.
- Sarrazin, Bernard, *Le rire et le sacré, histoire de la dérision*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, 92 p.
- Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, NRF, 1948, 374 p.
- Schoentjes, Pierre, *Poétique de l'ironie*, Paris, Édition du Seuil, 2001, 347 p.
- Solomon, Maynard, *Beethoven*, Paris, Fayard, 2003, 544 p.
- Zumthor, Paul, *Performance, réception, lecture*, Longueuil, Le Préambule, 1990, 120 p.